

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 47.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, aligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres ou registrees ou par bons sur la poste.

JEUDI, 18 NOVEMBRE 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargneront le trouble d'envoyer un collecteur, et nous accepterons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons; nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

"VIEILLES GAZETTES"

J'espérais que, après avoir lu la critique de mon ouvrage intitulé : *Vieilles Gazettes*, les lecteurs de L'OPINION PUBLIQUE pourraient voir aussi la réponse que j'y ai faite, il y a plus d'un mois. Voici, en substance, ce que j'ai répondu à M. Lyon-

1o J'ai si peu oublié l'existence de la *Gazette de Québec* que je lui consacre un chapitre entier dans ce même volume.

2o La *Gazette de Montréal* était, en 1876, "la plus vieille gazette du Canada et la troisième en âge sur ce continent" comme je l'ai dit. Toutes celles qui l'avaient précédée dans notre pays étaient mortes, et il ne restait aux États-Unis que trois journaux plus anciens qu'elle.

3o J'écrivais sur un sujet entièrement canadien, par conséquent il n'est pas étonnant que j'ai omis de parler des gazettes des États-Unis, surtout lorsque tout le monde est à même de se procurer l'histoire, plusieurs fois réimprimée, de ces nombreuses publications.

Quiconque lira mon livre, au lieu de le feuilleter, pourra se convaincre de plus que je n'ai pas eu l'intention de rééditer ce que l'on connaissait déjà sur les commentaires du journalisme parmi nous, mais bien plutôt de mettre au jour certains détails encore ignorés du public—c'est en quoi consiste le mérite de ce petit ouvrage.

BENJAMIN SULTE.

ÇA ET LA

Un correspondant de la *Gazette de Soleil* dit que M. Lazare Brissette a été diplômé par l'Institut sténographique, des Deux Mondes le 18 septembre à Paris. Le jeune lauréat canadien a obtenu le diplôme supérieure de sténographie pour une vitesse de 120 mots à la minute. Nous en félicitons de tout cœur M. Brissette qui est, croyons-nous, de retour au Canada.

Il est constaté que M. Tarte qui repousse comme une profanation toute alliance avec les libéraux, a fait des ouvertures à M. Laurier et à M. Mercier, et manifesté l'intention de s'entendre avec eux ?

Les journaux conservateurs et libéraux demandent à M. Tarte de vouloir bien dire comment il concilie ses professions de foi et ses excommunications contre le parti libéral avec ses agissements.

Le gouvernement impérial a annexé au Canada tous les territoires de l'Amérique Britannique du Nord, qui, jusqu'à présent, ne faisaient pas partie de la Confédération. Les territoires annexés sont très vastes et comprennent une grande partie du Labrador. On trouvera sans doute que la description du pays annexé est faite en termes généraux, car les limites entre certaines parties du Labrador et de la province de Québec ne sont peut-être pas faciles à établir.

M. John Grace, qui a joué un certain rôle dans les événements de 1837-38, comme bon nombre de nos lecteurs s'en rappellent probablement, était à Québec ces jours derniers. Il demeure mainte-

nant à Batiscan, mais à l'époque que nous rappelons, il résidait à Québec, rue Garneau. Il aida à alors à l'évasion de Dodge et Teller, emprisonnés à la Citadelle comme ayant participé à la rébellion, et leur procura même secrètement un gîte chez lui en attendant qu'ils pussent quitter la ville.

Une société de bénéfices mutuels vient de se fonder à Cincinnati, sous le nom de "Matrimonial Benefit Company," avec l'objet de compter \$1,000 à chacun de ses membres qui se mariera, le jour même du mariage. L'admission dans la société coûte \$5, et chaque fois qu'un membre se marie les autres ont à payer une contribution de \$1 par tête. On remarquera, sans qu'il soit besoin de démonstration, que deux conditions sont nécessaires à la prospérité de la compagnie, qu'elle ait beaucoup de membres, et que très peu se marient.

On va prochainement inaugurer le monument élevé au prince impérial sur le common de Chislehurst.

Ce monument consiste en une croix runique en granit gras, haut de dix mètres environ, d'une grande finesse de travail, reposant sur un piédestal auquel on arrive par plusieurs marches.

Sur la face principale, on lit l'inscription suivante :

Napoléon-Eugène-Louis-Jean-Joseph, prince impérial, né à Paris le 15 mars 1856, tué à l'ennemi, dans le Zoulouland, le 1er juin 1879.

Le côté opposé portera l'extrait ci-après du testament du prince :

Je mourrai avec un profond sentiment de reconnaissance pour S. M. la reine d'Angleterre, pour toute la famille royale et le pays où j'ai reçu pendant huit ans une hospitalité si cordiale.

NOS GRAVURES

Au lieu de "Fort Edmonton," qui se trouve au bas d'une de nos gravures, il faut lire : "Train de colonisation pour le Manitoba."

L'hon. M. Mousseau.—L'hon. M. Mousseau est né à Berthier-en-haut, en juillet 1838, étant conséquemment âgé de quarante-deux ans. Il est petit-fils de M. Alexis Mousseau qui, autrefois, représenta longtemps la circonscription de Warwick à l'Assemblée législative de Québec. Il étudia le droit successivement avec les hons. MM. Olivier, Ramsay, Drummond et Bélanger, tous juges aujourd'hui. Il fut admis au Barreau en 1860. En 1862, il fut l'un des fondateurs et des rédacteurs du *Colonisateur*, et en 1870, de L'OPINION PUBLIQUE, qu'il continua de rédiger en collaboration jusqu'en 1874. En 1867, il publia un pamphlet en faveur de la Confédération. Il représente le comté de Bagot depuis 1875. Plusieurs fois en Chambre il prit une part importante aux débats.

L'hon. J.-P.-R.-A. Caron.—L'hon. M. Caron, le plus jeune membre du cabinet, est né en 1843, et a atteint par conséquent la trente-septième année de son âge. Il est fils aîné du regretté lieutenant-gouverneur Caron. Après de brillantes études au séminaire de Québec, M. Caron commença son droit à l'Université-Laval pour le terminer à l'Université McGill d'où il

sortit avec le degré de licencié-en-droit. Il étudia le droit à Québec avec M. L. G. Baillargé, subséquemment à Montréal avec sir John Rose, et en 1865 il était admis au barreau. Dans cette même année, le 24 juin, il épousa Mlle Alice, fille unique de feu l'hon. François Baby, pendant plusieurs années représentant à la Chambre Haute de la division Stadacona. M. Caron fait partie de la société Andrews, Caron et Andrews, avocats de Québec. Il fut nommé Conseil de la Reine en 1876. Battu dans Bellechasse en 1872, M. Caron était élu à une grande majorité dans le comté de Québec, en mars 1873, et représente depuis cette division au parlement fédéral. Depuis plusieurs sessions son parti en Chambre l'avait choisi pour son whip.

LA COLONISATION ET LE CAPITAL

Nous appelons l'attention de ceux qui s'intéressent à la colonisation, sur l'article suivant du "Pionnier de Sherbrooke." On verra que ce journal est d'opinion comme nous que la colonisation pour être efficace doit se faire au moyen du capital et de l'association :

La colonisation ne peut guère se faire, dans notre état de société qu'au moyen du capital, car autrement elle exige tant de sacrifices du colon, tant de privations que nous ne pouvons nous attendre à voir que les cœurs d'élite embrasser cette rude carrière. De plus en laissant à l'initiative individuelle le soin de défricher nos vastes forêts, c'est condamner le pays à subir la perte totale de la valeur de nos bois précieux puisqu'on est obligé de les faire brûler pour en débarrasser le terrain. Que de richesses ont été perdues pour opérer le défrichement de nos campagnes, tandis que le capital aurait pu réaliser d'énormes profits et augmenter d'autant la richesse publique tout en venant au secours du colon.

Aujourd'hui que nous avons toutes les facilités de communication possibles, il est temps de songer à tirer parti des bois que peut produire la colonisation.

Un arpent de terre en bois debout donne en moyenne 20 mille pieds de toute espèce de bois, toise de planche, propres au marché. Ce bois coupé et charroyé sur le bord des rivières ou à un endroit quelconque dans la localité vaut \$3 du mille pied. Dans ce cas on alloue \$2.50 pour l'ouvrage et 50 centins pour la matière. Ainsi le bois seul ou si l'on veut la coupe du bois propre au commerce est donc de dix piastres quand on peut en tirer partie.

Une société de colonisation qui aurait assez de capitaux pour exploiter tous les bois propres au commerce qui se trouvent dans le territoire où elle opérerait, pourrait non seulement retirer de ses terrains tout ce qu'il faudrait pour en acquitter les fonds et faire la moitié du défrichement. Si l'on ajoute maintenant la plus value du terrain défriché, on voit qu'il y a dès la première année un gain considérable au point de vue purement pécuniaire.

Comme nous l'avons déjà dit, ce ne sont que les capitaux qui soient en état de pouvoir ainsi utiliser nos richesses forestières qui se perdent tous les ans dans la colonisation.

Il est facile de comprendre que la combinaison du commerce de bois avec la colonisation serait très-avantageuse aux deux.

Le commerce n'aurait pas à faire les dépenses d'installation, de chemins à ouvrir de transport de provisions, et la colonie recevrait en échange de son bois et de son travail le capital nécessaire à son support alors que les récoltes ne sont pas suffisantes pour l'alimenter.

Quiconque porte intérêt à son pays doit déplorer amèrement la perte immense que fait le pays chaque année, au grand détriment de nos richesses forestières sans profit pour le pays, et tout au désavantage de la colonisation.

Qu'on ne dise pas qu'il est impossible de faire marcher de front la colonisation et le commerce de bois qui sont, par leur nature même, appelés à s'aider mutuellement, quand on voit se former des combinaisons autrement plus difficiles dans des entreprises qui n'offrent pas des garanties aussi sûres.

Espérons que l'étude sérieuse qui se fait actuellement, sur cette question, amènera un résultat avantageux, et y décidera le capital à y faire des placements aussi sûrs que lucratifs.

FABLE DEUXIÈME

LES DEUX RUISSEAUX ET LE ROCHER

Deux ruisseaux sortis d'une même source
S'en allaient gaiement à travers les prés.
Nul obstacle, d'abord, ne déranger leur course.

Ils arrosèrent les blés,
Les fleurs et le pâturage,
Tout en causant dans ce charmant langage.

Qu'on appelle murmure et qu'on ne comprend pas.
Tout à coup devant eux un fier rocher se dresse.

Et leur dit avec rudesse :
" Mes jeunes voyageurs, portez ailleurs vos pas ;
Prenez une autre route,

Si vous voulez encor marcher
Et ne pas voir, goutte à goutte,
Votre onde ici se dessécher."

L'un des ruisseaux partit décrivant mille courbes
Pour éviter le colosse ombrageux.
Il se perdit bientôt dans les joncs et les tourbes

D'un marais fangeux.
L'autre resta ; puis lentement ses ondes
Couvrirent les flancs du rocher.

Il devint un beau lac où les étoiles blondes
Et la barque du nocher
Se berçaient mollement. Puis, un jour, de là

Il bondit de l'autre côté, [cime
Jetant un voile sublime
Sur l'obstacle dompté.

Or voici la morale ; elle n'est pas bien neuve :
Celui-là devient grand qui surmonte l'épreuve.
POL LUX.

LA MODE

On lit dans la *Chronique Parisienne* :

Rien de nouveau sous le soleil, on peut le dire, à plus forte raison, en fait de vêtements. Il est curieux de retrouver, dans la plus haute antiquité, l'origine, sinon le modèle exact, de telle ou telle partie du costume dont la nouveauté paraît souvent hasardée même aux plus audacieux, à ceux qui ont la prétention de faire la mode.

Aujourd'hui, où la tendance est à remonter aux temps passés, où on nous a déjà donné toute une série de costumes "Directoire," il sera intéressant de signaler au hasard quelques usages de toilette anciens, quelques formes de vêtements que portaient déjà les Grecs ou les Romains, il y a deux mille ans. Ceux qui sont trop fidèles à ce qu'on appelle les anciennes modes, verront que les anciennes et les nouvelles sont à peu près sur le même pied, au point de vue de l'antiquité, et seront portés à plus d'indulgence pour ceux qu'on appelle les "gommeux."

Nous parlions tout à l'heure du Directoire, mais le Directoire en était revenu franchement aux tuniques grecques et romaines ; le bandeau qui leur ceignait la tête n'était autre que la *mitra* ou l'*infula* ; le corset s'appelait à Rome le *strophium*.

Jusqu'aux rateliers qui étaient prévus par la loi des Douze-Tables, qui défendait de laisser sur les cadavres d'autres objets d'or que l'or des dents postiches.

La coiffure des Romains était un chapeau ou bonnet rond assez semblable aux bonnets de coton de nos paysans.

Le filet de nos ouvrières était le *reticulum* ou *résille* qui servait à retenir les cheveux des élégantes.

Les hauts talons Louis XV étaient déjà portés par les sénateurs et les patriciens, qui les avaient empruntés au cothurne grec.

Les pantalons larges et flottants étaient usités chez les Gaulois des races kymriques, et les pantalons étroits chez les Gaulois des races celtiques.

Les faux chignons, qui ont fait fureur il y a quelques années, ne constituaient pas, eux non plus, une nouveauté bien nouvelle, de même que la couleur carotte mise en vogue, dit-on, par l'ex-impératrice. Les riches Romaines, lors de la conquête des Gaules, furent séduites par la nuance rousse ou jaune safran des chevelures des femmes bretonnes ; elles se faisaient expédier, à grands frais, ces faux cheveux pour en faire des nattes et des coiffures variées.

A Rome, comme à Paris, les enfants portaient au cou de petits ornements appelés *bulles*, et étaient revêtus de tuniques blanches, voués au blanc, par conséquent.

Sous la toge, les Romaines et les Romains délicats étaient revêtus de chemises de lin.

Enfin, le luxe n'était pas moindre, tant s'en faut, dans l'antiquité que de nos jours. et les dames Romaines se chargeaient les bras de bracelets, les doigts d'anneaux et le cou de colliers, en beaucoup plus grande quantité que nos Parisiennes.

La forme et l'ornementation en étaient excessivement variées, et il y a lieu de croire, d'après des documents sérieux, que le bracelet, dit collier-le-chien ou porte-bonheur, portait aussi bonheur en ce temps-là.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus esclaves de la mode ; chacun s'habille à sa manière, suivant ses goûts, sa fantaisie. Longchamps n'a plus de raison d'être, et si l'on voulait se renseigner sur la mode actuelle en se promenant dans les rues de Paris, on serait embarrassé de faire un choix parmi cette bizarrerie de costumes presque cosmopolites.

Les couleurs foncées dominant et domineront longtemps encore, espérons-le. — C'est le sérieux, le bon goût, qui président aux destinées de la mode ; partout, chez nos grands tailleurs et dans nos grandes maisons, ce sont les couleurs sombres que l'on conseillera aux hommes élégants.

BERANGER DEVANT LES TRIBUNAUX ET EN PRISON

On verra que l'on n'est plus au temps où un roi d'Angleterre tel que Henri II précipitait dans un cul de basse-fosse un trouvère médisant comme Luc de La Barre, après lui avoir fait crever les yeux. Béranger, qui a pris bien d'autres libertés à l'égard de Louis XVIII et de Charles X, en sera quitte à meilleur marché. Les séances du tribunal et la comparution devant ses juges deviendront pour lui de véritables ovations. Écoutons-le nous donner ce récit plaisant d'un de ses procès : " On a conservé les détails de cette audience célèbre dans le temps, où la foule était si compacte que les juges furent obligés d'entrer par la fenêtre et où l'accusé fut sur le point de ne pouvoir arriver jusqu'au pied du tribunal, bien qu'il répétait à la foule comme un certain larron qu'on menait au gibet : " Messieurs, on ne peut pas " commencer sans moi." Quant à la prison, voici ce qu'il en dit : " J'ai connu des gens que la prison effrayait ; elle ne pouvait me faire peur. J'avais à Sainte-Pélagie une chambre chaude, saine et suffisamment meublée, tandis que je sortais d'un gîte dérangé de meubles, exposé à tous les inconvénients du froid et du dégel, sans poêle ni cheminée, où, à plus de quarante ans, je n'avais en hiver que de l'eau glacée pour tous les usages et une vieille couverture dont je m'affublais lorsque, dans les longues nuits, me prenait l'envie de griffonner. Aussi je m'écriais quelquefois : " La prison va me gêner ! "

Les lettres les plus flatteuses, les visites les plus honorables, les bourriches de gibier, les paniers de vin de Champagne affluaient dans cette heureuse prison. Les géoliers comme les juges étaient de demi-

complicité. Béranger nous raconte comment il fut instamment prié de chanter un jour, à table, sa chanson du *Bon Dieu* en présence du préfet de police, chargé de la poursuivre et de la faire saisir alors. Ce qui ajoute au piquant de l'histoire, c'est que le préfet recut peu après, d'un de ses agents, un rapport sur les couplets chantés dans cette même maison où il avait dîné. Il put se convaincre du moins que sa police était bien faite. — Vous avez entendu parler de cette folie amoureuse qui saisit les Abderitains après la représentation d'une tragédie d'Euripide ; les chansons de Béranger provoquent un délire semblable : on les chante partout, plus encore qu'on n'avait fait pour les *Psautiers* de Marot au XVI^e siècle, dans les premiers jours de la Réforme. Le retentissement des poursuites ajoute au débit. Ces procès profitent à tout le monde, excepté au pouvoir qui les intente : ils profitent à l'auteur, dont la popularité s'accroît avec le bruit fait autour de son nom ; aux avocats, qui, comme Dupin, Berville, Barthe, y gagnent leur réputation ; aux éditeurs, qui, malgré les interdictions et les saisies, trouvent moyen de faire circuler les couplets défendus. En vain le parquet tonne, fulmine par la bouche des Marchangy, des Belliard, des Broët, que les malices du poète livrent bientôt à la risée publique. Il faut bien en convenir le gouvernement avait le droit de se fâcher. Ce n'étaient pas là de simples délits imaginaires. En dépit des arguments habilement présentés par les avocats et des privilèges traditionnels de la chanson, l'auteur était à la fois et très réellement coupable et très dangereux pour le pouvoir qu'il attaquait.

QUELQUES TITRES BIZARRES

On lit dans *l'Abeille* :

Dans chaque siècle, les auteurs ont eu des manies particulières. Au seizième ils étaient pris d'une véritable rage pour les figures de langage. C'est surtout quand il s'agissait de donner un titre à son ouvrage que l'auteur faisait appel à toutes ses aptitudes figuratives.

En voici quelques échantillons. Un livre contre la vanité, par Dumont, écrivain ascétique, porte pour titre " Décrettoir de la vanité."

Le religieux, Philippe Bosqué, a publié une tragédie intitulée : " Le petit rasoir des ornements mondains." Un commentaire du même auteur sur l'oraison dominicale, est intitulé : " La tabatière spirituelle pour faire éternuer les âmes dévotes vers le Sauveur."

Mais voici encore quelque chose de plus fort. " La seringue spirituelle pour les âmes constipées en dévotion," n'est rien autre chose qu'un livre sur la piété, par un missionnaire français. " La lampe de saint Augustin et mouchettes de cette lampe," est le titre d'un ouvrage théologique par Fromond.

En Angleterre, les puritains ne parlaient et n'écrivaient qu'au figuré. Un de leurs ministres intitula un recueil de ses sermons : " Quelques belles galettes cuites dans le four de la charité et mises soigneusement de côté pour mon troupeau."

Un autre pasteur de cette secte, n'est pas resté en arrière de son confrère. Il a décoré un commentaire sur l'écriture sainte du titre pour le moins trivial, de " Boutons pour les culottes des croyants."

" Les lunettes évangéliques " était un ouvrage d'un protestant contre les catholiques. Un controversiste le refuta et intitula son livre : " Le nettoyeur des lunettes évangéliques."

Un quaker publia contre le père Armand, un pamphlet intitulé : " Une paire de lunettes pour le père Armand." Ce dernier, homme d'esprit, en publia un autre sous le titre de : " Un étui pour les lunettes du père Armand."

Comment peut-on s'imaginer que le " Moutardier spirituel " était un livre fort à la mode au seizième siècle.

Tous les ouvrages que nous venons de

mentionner appartiennent à cette époque. Ce qui prouve qu'il y a plusieurs moyens d'arriver à la postérité.

CALIFE.

QUESTIONS

Quelle est, au point de vue de l'hygiène, l'opinion des mères et des médecins sur l'emploi des petites voitures à main, dont on se sert pour les enfants en bas âge ?

Celle-ci est d'un professeur de la faculté de médecine de Paris.

Le professeur B... condamne formellement l'emploi de voitures à main. D'abord parce qu'elles permettent à la bonne de s'occuper de toute autre chose que de l'enfant ; ensuite parce que ce dernier ne se développera pas plus dans sa voiture qu'il ne le ferait au lit, et le bénéfice de la promenade sera perdu. Au bras, au contraire, il prendra un exercice modéré, mais suffisant pour le fortifier.

* *

Un autre médecin écrit également :

Les médecins d'enfants interdisent avec raison le bercement. Que dire des secousses de la petite voiture qui, inévitablement ébranlera la masse cérébrale si fragile du jeune enfant ? — La méningite en est souvent le résultat.

* *

Celle-ci est d'une mère :

Les bras d'une mère sont assez forts pour porter son enfant ; la chaleur de son corps est plus douce pour le petit être que tout autre chaleur ; et lorsque l'enfant en bas-âge manifeste ses premières joies, il a besoin pour ainsi dire, d'y être encouragé par les caresses de celle qui le fait doucement sauter dans ses bras.

Voici l'avis du docteur Félix Brémont :

L'enfant paraissant se trouver bien dans la voiture, les bonnes l'y laissent, au lieu de le faire jouer sur le sable des allées. Ses muscles, qui ne demandent qu'à s'exercer, sont condamnés au repos.

Cet usage abusif de véhicules d'enfant n'est pas le seul. Le docteur Brochard en a signalé d'autres par la voix de la *Gazette des Hôpitaux*.

On a, dit le savant spécialiste, mis, dans ces voitures, des nourrissons de quelques semaines, et on les traite ainsi cahotés sur les pavés ; on expose à des soubresauts continus, et souvent très violents, ces petits êtres dont le cerveau est encore si fluide et si mou. On voit, chez ces enfants ainsi secoués sur les pavés pendant des heures entières, les yeux toujours en mouvement, les bras et les jambes toujours agités. Je crois que ce doit être une cause de convulsions pour ces petits malheureux. Ajoutez encore qu'en hiver on les voiture ainsi, en oubliant qu'ils ont froid, soumis à une telle immobilité, malgré les cruchons d'eau chaude, etc.

Et enfin, l'opinion d'un soldat :

Monsieur,

Je m'étonne de votre question. On voit bien que vous n'êtes pas soldat, car vous sauriez que les petites voitures sont le plus bel apanage des bonnes d'enfants, qui, grâce à elles, jouissent de tous leurs mouvements et n'exposent plus les malheureuses créatures à des chutes aussi involontaires que légitimes.

Dans l'espoir que mon avis sera partagé, j'ai bien celui de vous saluer.

EMILIEN R....

Premier soldat, à la caserne de la Pépinière.

MAXIMES DIVERSES

Quels que soient ses penchants, le sage les surmonte ; c'est de nous que dépend ou la gloire ou la honte.

Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est le plus souvent que la conséquence de notre vie passée.

Chaque jour de notre vie est un feuillet de notre histoire.

Il serait à désirer que les hommes fissent leur épithète de leur vivant, et qu'ils s'efforçassent de mériter tout le bien qu'ils diraient d'eux.

Soyons prêts à mourir chaque jour, mais recevons le lendemain d'un cœur satisfait, si le ciel nous l'accorde.

Que de jours se passent sans que nous essayions de devenir meilleurs !...

La sagesse est une plante étrangère et rare, que nous n'aimons malheureusement à voir cultiver que dans le champ d'autrui.

L'irrésolu est le jouet des hommes et des événements.

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose.



LES FEUILLES D'AUTOMNE

SUR L'AVENIR DES FEMMES

En voyant les femmes de nos jours manifester hautement un besoin de rénovation dans leur existence, franchir de toute part le cercle étroit qui les renfermait, faire des efforts redoublés pour se frayer un sentier, même à travers bien des ronces, jusque sur les hauteurs d'où l'on peut tout juger, vous formez le dessein généreux de leur porter aide et secours, et pour les soutenir autant que pour les diriger, vous venez leur tendre la main.

Il ne s'agit donc plus ici d'établir l'intelligence des femmes, plus de repousser ou d'admettre la supériorité d'un sexe sur l'autre ; plus de dépendre l'état subalterne des femmes du passé, ni de combattre l'erreur de ceux qui voudraient les y retenir encore : ce terrain-là fuit sous nos pas, et c'est dans l'avenir des femmes que nous sommes arrivés.

Voyons donc les moyens que l'éducation possède pour rendre plus dignes d'elles-mêmes celles qui paraîtront sur la scène du monde, et l'appui que vous pouvez offrir à celles qui s'y montrent déjà.

En jetant un coup d'œil sur l'éducation actuelle des femmes, on est frappé d'abord de voir que la science la plus indispensable à la vie morale, celle en l'absence de qui toutes les autres ne sont rien, leur est entièrement refusée, que nul ne songe à leur apporter à penser. Il est pour les hommes des leçons de morale, de philosophie, des conférences instructives. Les jeunes filles, je les vois avec leurs institutrices, tout occupées des principes de la danse ou de la musique ; avec leurs compagnes, livrées aux enfantines causeries, où l'essaim des pensées légères papillonne et s'envole sans laisser de traces. Mais dans toute leur journée, pas une heure pour la méditation ; mais dans tout ce qui les environne, pas une voix pour leur apprendre à réfléchir sur elle-mêmes et le monde où elles sont jetées ; à concevoir dans leur propre esprit quelques idées sur les objets qui se présentent, sans aller sans cesse tendre la main pour demander une pensée ; à recevoir les jugements qui viendront les trouver avec un jugement fait, une âme prête à les soutenir.

Après cette science capitale, que toutes les autres leur soient prodiguées ; que chaque lumière vienne répondre à la vocation ardente qui l'appelle. Car, savoir, c'est la fortune de l'âme et sa liberté ; savoir, c'est posséder l'espace et le temps, c'est agrandir notre étroit horizon de tout l'aspect de l'univers, c'est mettre dans notre vie si bornée tous les siècles du passé ; savoir, c'est vivre, et retenir dans l'ignorance ce qui est presque un homicide. Mais la science est-elle sans danger pour une femme ? La loi qui leur défend de toucher aux fruits de l'arbre du bien et du mal est elle donc une chimère ? Non, sans doute, et il est impossible que l'éducation ou sage ou sagesse accompagne sans cesse les pas de l'instruction, qu'elle réalise par sa tendre sollicitude l'ange gardien qu'on aime à se figurer à côté d'une femme. Une jeune personne reçoit-elle des connaissances supérieures, que l'éducation lui apprenne que c'est seulement un dépôt sacré mis dans son sein pour le répandre plus tard autour d'elle. A-t-elle enrichi sa mémoire d'ornements propres à la faire briller dans le monde, que l'éducation lui répète sans cesse que les jouissances de la vanité, les plus froides, les plus égoïstes qu'on puisse éprouver, sont indignes d'un cœur de femme. Est-elle initiée aux atteintes que la philosophie a portées au christianisme, que l'éducation lui montre, à côté de quelques dogmes et pratiques dont on peut se dépouiller, la vérité d'un Dieu et le bonheur des croyances religieuses. Enfin, qu'à tous les progrès de l'intelligence, l'éducation lui fasse apparaître la bonté du cœur si grande et si belle, qu'elle la préfère, pour s'en parer, à tous les charmes de l'esprit.

Pour les connaissances plus légères, destinées seulement à jeter de l'agrément sur la vie, n'est-ce pas une erreur bien funeste de donner tout son temps, toute son ambition, tout son amour à l'étude des beaux-arts ?

Il est inutile sans doute de dire ici que je ne blâme dans cette étude que l'abus qu'on en fait. Mais on lui prodigue à elle seule tous les jours de la jeunesse..... comme s'ils devaient disparaître encore, ces beaux jours ! Voyez la journée d'une jeune fille. Les arts viennent la prendre encore dans le sommeil : on l'éveille pour sa première leçon ; elle ne s'en plaint pas, elle aime les arts : car les arts lui présentent l'image des sentiments les plus passionnés de la vie, que sa jeune âme brûle de connaître ; les arts sont le mirage des passions, et l'enfant ne sait pas encore que toute passion n'est pas bonheur ! Elle quitte son cheval pour recevoir son maître de chant, et toute palpitante encore de sa leçon de danse, va se mettre à son piano ; après quoi il lui reste à peine le temps de s'habiller pour aller dans un salon parler peinture et faire de la musique jusqu'à l'heure du sommeil, où elle rêve encore à ses travaux du lendemain. Les arts ont comblé sa journée, ils ont brisé de leurs nombreux labeurs sa frêle constitution ; ils l'ont éloignée de toute étude solide ; ils l'ont surtout éloignée de l'entretien de sa mère. Que lui donneront-ils pour tant de sacrifices ? quelques instants de vanité satisfaite, quelques jouissances rapides qui brûlent où elles passent, qui consomment le cœur au lieu de le nourrir, et qui s'évanouissent presque toujours avec les années du jeune âge.

Si une femme est destinée à la carrière d'artiste par vocation ou par nécessité, qu'elle s'y consacre entièrement, ce n'est pas trop d'une vie pour une semblable tâche : d'ailleurs, l'art est impérieux, exclusif, et le jaloux ne révèle tous ses mystères qu'à celle qui se donne tout à lui.

Pour les heures de délassement, l'étude de la littérature est peut-être plus convenable, et voici par quelles raisons :

Dieu a fait les femmes pour plaire. Se faire aimer est un devoir pour elles, un devoir dans toute l'étendue et la sévérité du mot. Je pense qu'à l'accomplissement de cette destinée, la littérature est plus propice que les arts : ceux-ci, tout puissants dans leur domaine, n'en franchissent pas la limite : un instant voit terminer l'exécution la plus brillante, l'air emporte le son le plus harmonieux, et tout est fini ; la danse, la peinture, dans la société intime, n'ajoutent absolument rien aux charmes d'une femme ; la littérature, c'est bien autre chose ; elle s'infiltré dans sa nature, elle coule dans ses veines, elle peut à chaque minute faire jaillir ses inspirations ; la foule des pensées qu'elle donne répanent du charme sur les plus simples entretiens, colorent, vivifient l'environnement qu'elles habitent, donnent une âme, une physionomie aux plus modestes détails de la vie intérieure.

Jamais il ne fut plus nécessaire que dans ce moment de cultiver l'intelligence des femmes, d'en faire une plante féconde portant pensées, inspirations, jugement ; car nous pourrions dire aussi, peut-être, un grand mouvement intellectuel se manifeste parmi les hommes. Ils se sont avisés subitement d'un sentiment nouveau ; ils ont enrichi leur âme d'une jouissance ignorée jusqu'à nos jours : l'amitié d'une femme. L'usage de faire entrer les femmes pour quelque chose dans la vie morale était totalement inconnu autrefois, et son idée seule eût fait rire nos aïeux. Mais comme ces liaisons si pures, si solides que nul rivalité ne peut troubler, que nulle jalousie ne peut ternir, deviennent plus communes tous les jours et sont propices au bonheur général, il faut, pour les entretenir, disposer les femmes à tout sentir, tout comprendre ; il faut que chaque pensée pénètre dans leur esprit et n'aille plus frapper un cerveau de pierre et retombe comme une balle morte.

Tels sont donc les changements, salutaires, il me semble, qui pourraient être apportés dans l'éducation des femmes.

Quant aux moyens de favoriser dès à présent la tendance qu'elles manifestent vers les études scientifiques, artistiques, littéraires, il n'en est point de plus efficace sans doute que de leur ouvrir une voie simple, facile, pour mettre en lumière les créations de la pensée. En littérature,

par exemple, je suppose une femme qui nourrisse dès longtemps le germe d'un ouvrage chéri. Cette composition, c'est sa vie, son espérance, son amie dans la solitude, son champ d'asile, contre les ennuis du sort. Mais au premier mot qu'elle écrit, une image effrayante se dresse devant ses yeux : elle aperçoit le moment de la publication. Alors elle sera seule, sans conseils, sans appuis ; alors viendront les démarches repoussées, les promesses évanouies, les hauteurs féodales ; de froides figures lui reprocheront son obscurité et son audace ; elle entendra la speculation lui parler en chiffre, des mots d'argent tomberont lourdement dans ses rêves de gloire. A cette vue, la timidité la glace, le découragement pèse sur son âme et flétrit la création en germe qui meurt au lieu d'éclorre.

Le plus grand service que les hommes influents et éclairés puissent rendre aux femmes de notre époque est donc d'apporter des conseils bienfaisants, des recommandations protectrices, entre la composition d'un travail quelconque et la spéculation qui le fera paraître dans le monde. Je sais que les embarras sont grands sur ces routes encombrées ; mais je sais aussi que, s'il est un génie qui puisse aplanir toutes les difficultés, c'est l'amour du bien qui l'inspire.

MADAME CLÉMENCE ROBERT.

La cathédrale de Cologne décrite par un correspondant du "Figaro"

A mon arrivée, je pensais voir enfin la cathédrale dans toutes ses splendeurs, et voici les deux tours qui ne forment qu'une seule masse compacte, car les échafaudages sont toujours là, et il faudra deux ou trois mois pour les dégager. L'Empereur, pour rendre hommage à la mémoire de son frère et prédécesseur, a voulu que cette inauguration eût lieu le 15 octobre, anniversaire de la naissance de Frédéric-Guillaume IV. Il fallait donc se hâter, car remettre la solennité à l'année prochaine, c'eût été braver le Destin. L'Empereur a quatre-vingt-trois ans. A cet âge, l'homme le plus robuste n'a plus le temps de rien remettre à l'année prochaine. Et ici, je le répète, il ne s'agit pas du tout d'une cérémonie religieuse ; c'est un événement politique, l'affirmation de l'Empire et de sa puissance devant le clergé et malgré lui. J'estime qu'à toute autre époque où les consciences eussent été moins troublées, cette inauguration de la cathédrale eût gagné par le déploiement des pompes de la religion catholique. Tous les évêques d'Allemagne eussent voulu paraître dans cette grande cérémonie religieuse. Nous sommes donc en réalité ici en présence d'une inauguration civile, si j'ose m'exprimer ainsi. Ce sont les princes, les maréchaux et les bourgeois qui remplacent le haut clergé catholique. Je ne crois pas qu'on ait dans l'histoire un exemple d'un pareil état de choses. Mais, comme je ne suis pas ici pour me jeter dans les querelles religieuses, je constate la situation sans m'y arrêter outre mesure, et, puisqu'il faut bien parler un peu de la cathédrale qui, en réalité, est reléguée au second plan, nous allons y revenir.

* *

Il n'y a pas à dire, cette cathédrale de Cologne est un admirable monument d'architecture gothique, conçu par un homme de génie, le premier architecte, dont le nom s'est perdu dans le cours des siècles, continué par des hommes qui se sont inspirés de ses plans et achevé par des artistes de mérite. Cependant deux objections se présentent dans la contemplation de ce temple le plus vaste qu'il y ait et dont les tours dépassent de pas mal de mètres toutes les autres tours. La première de ces objections est purement optique : c'est que d'aucun point on n'a une vue d'ensemble sur le monument et que par cela même, il est fort difficile d'avoir une impression bien nette. Mais ce n'est pas la faute d'un architecte, tout s'explique par la construction même de la ville de Cologne qui, maintenue dans le cercle étroit des anciennes fortifications, n'a pas

pu s'étendre. Les rues sont étroites, chaque pouce de terrain ayant une valeur énorme dans une cité dont la population s'est triplée depuis quarante ans sans qu'on ait pu songer à élargir la ville. Cologne étouffait positivement dans son cercle de murailles qui maintenant sont tombées pour faire place à des fortifications nouvelles, rejetées par le génie loin de la ville. Dans cette agglomération de rues étroites, la cathédrale elle-même étouffe ; pour obtenir une vue d'ensemble sur le colossal monument, il faudrait dégager les alentours, abattre les maisons qui obstruent la vue, élargir les rues, créer une place magnifique en harmonie avec la cathédrale ; jusqu'ici on est donc réduit à faire le tour du monument et à l'admirer par morceaux, le nez en l'air ; mais pour dégager cette masse énorme de pierres, il faudrait dépenser de telles sommes que le temps seul pourra opérer cette transformation nécessaire. On y arrivera graduellement avec le cours des années.

La seconde réserve est purement artistique, mais elle a bien son poids. On comprendra, sans que j'aie besoin d'y insister, qu'une œuvre architecturale commencée au treizième siècle et achevée au dix-neuvième, ne peut pas produire une impression complète ; il y a bien l'harmonie des formes, puisque la cathédrale, dans sa forme actuelle, repose sur une unité de plan primitif ; il y a bien l'harmonie apparente du détail, puisque les sculptures ont été maintenues dans un même style. Mais il manque d'abord l'harmonie des tons, puisque telle partie a été noircie par les siècles et que telle autre, sortant, pour ainsi dire, de la main des ouvriers, est pimpante comme une construction moderne. Ceci même n'est qu'une question secondaire, car le temps se chargera de la besogne. Mais ce que les siècles ne pourront donner à la partie moderne de la cathédrale, c'est l'admirable sincérité des anciens artistes qui, dans la moindre figure, mettaient toute leur âme, dont le plus petit ornement est un bijou ciselé de main de maître. Sans doute, les sculpteurs modernes qui ont concouru à l'achèvement de la cathédrale se sont efforcés de maintenir le style général de l'œuvre. Mais l'imitateur aura beau faire, jamais il ne parviendra à égaler la besogne de celui qui la tire de son cerveau, et dont l'art demeure une expression de son époque. La partie ancienne de la cathédrale restera donc éternellement la plus intéressante.

A l'intérieur la même objection s'impose. La première impression est magnifique au-delà de toute expression ; il n'est pas de cathédrale plus imposante que celle-ci ; rien de plus majestueux que cet énorme vaisseau ; rien de plus admirable vraiment que les pilastres sortant du sol et s'élevant avec la grâce et la légèreté d'une fusée. Mais après le premier enchantement, l'œil de l'artiste est troublé aussitôt comme au dehors ; à gauche, dans les colossales fenêtres, sont enchâssés les vitraux anciens d'une telle beauté, d'un tel éclat, que nulle part on n'en pourrait trouver de plus beaux ; de l'autre côté, des vitraux modernes, sortis des ateliers royaux de Munich et offerts à la cathédrale par le roi Louis de Bavière, grand-père du souverain actuel. D'un côté l'art ancien dans toute sa pureté conservée à merveille, de l'autre l'art moderne, sans sincérité et sans foi ; plus loin l'admirable chœur, un chef-d'œuvre d'architecture légère et gracieuse et garni de boiseries modernes. Il n'en pouvait être autrement et c'est pour cela que la cathédrale de Cologne restera éternellement un chef-d'œuvre dans la partie purement architecturale, une œuvre de second ordre dans sa partie décorative, qui n'est qu'une imitation heureuse de l'art ancien.

LA CHASSE AU CORSAIRE

Sur le soir, par un calme plat, deux voiles étrangères parurent à l'horizon. A sa blancheur, l'une fut reconnue pour américaine, l'autre avait tout l'air d'appartenir à un petit coquin de brick fort suspect ; mais ce n'était qu'affaire de conjecture, car les deux vaisseaux étaient à la cape.

La nuit venait, une légère brise s'éleva, et nous fîmes force de voiles dans la direction du brick, quoiqu'il cessât d'être visible. Vers la moitié du second quart, nous le retrouvâmes heureusement au bout de nos lunettes de nuit, et, à deux heures du matin, nous étions assez près pour lui détacher un boulet. Le léger navire semblait attendre la brise, tandis que nous marchions vent derrière, droit sur lui. La voix de notre "bavard" de la proue était à peine parvenue à bord, que déjà le brick tournait sur son gouvernail. En un clin d'œil ses vergues furent grées, et le plus fin voilier de Sa Majesté britannique n'aurait pu filer plus gaillardement. De notre côté, nous avions mis toutes nos voiles dehors, il n'y avait pas un pouce de toile qui ne fût tendu, les deux longues pièces de neuf du gaillard d'avant furent pointées sur le brick. En dépit de tout ce que purent faire nos canons, le petit camarade poursuivit sa route. A quatre heures nous fîmes jouer sur lui deux pièces de dix-huit : il n'en alla que plus vite, quoique la lune brillât alors en plein, et que nous eussions mis de côté toute tendresse de cœur et toute crainte de blesser les gens ou de gâter la délicate coquille. Le vaisseau que nous poivrions d'autant de mitraille et de grappes qu'en pouvaient décharger les rois larges bouches de nos canons, prenait si peu d'eau que, vu de la poupe à la proue, il ne présentait presque pas de surface. Comment il arriva que pas une de ses vergues, pas un de ses mâts ne fut fracassé, que pas une de ses voiles ne fut enlevée, c'est ce qui me semble encore inexplicable.

Il va sans dire qu'à ce moment tout le monde était sur le pont : officiers, matelots, aspirants, qu'ils fussent ou non de quart. Le commandant des soldats de marine, le munitionnaire et jusqu'au docteur, quittèrent leurs lits : rare phénomène ! Chacun donnait son avis à son voisin ; quelques-uns affirmaient que les boulets ne portaient pas, d'autres qu'ils passaient par dessus ; et l'opinion que le léger esquif était sorcier, que c'était le *Hollandais volant*, ou quelque autre fantôme, commença à circuler parmi les matelots.

Comme les choses étaient dans cette douteuse situation, notre voile de misaine s'aplatit le long du mât, indice certain que la brise s'endormait. On entendit les quadruples rangs des gercettes battre contre les huniers, sons bien connus à nos oreilles ; comme symptômes d'un calme prochain ; les bonnettes et voiles de perroquet étaient encore gonflées ; mais peu à peu leur léger canevass refusa de se tendre, tant l'air qui nous poussait doucement était faible ; et sur la surface de l'eau à peine voyait-on une ride. Cependant, le vaisseau obéissant toujours au gouvernail, nous continuâmes à tirer sans relâche, et avec un tel succès cette fois, que toutes les voiles du brick, hautes et basses, furent bientôt complètement criblées ; nous pouvions en distinguer plusieurs pendantes en lambeaux, que le moindre souffle de vent aurait pu balayer comme autant de toiles d'araignées. Vers cinq heures le calme était complet. Tout à coup le frêle esquif lança à la fois, des deux côtés, ses *halais*, comme les appellent les marins ; ce sont de larges rames dont chacune demande de cinq à six hommes pour être mise en mouvement. Elles prêtent, en l'absence du vent, au petit brick le plus paresseux, les ailes d'un vaisseau de haut bord.

Le Français marchait à l'aide de quinze ou vingt de ces *halais*, si vigoureusement et si habilement maniés, qu'à la clarté de la lune, et encore plus distinctement à l'aube, nous pouvions voir les larges nappes d'écume que faisait jaillir chaque coup de ces gigantesques rames, mues d'ensemble au moyen d'un câble qui les tenait réunies, et qui s'étendait de l'avant à l'arrière du navire.

En moins d'une heure, le brick fut hors de portée, filant avec une vitesse et une grâce qu'il était impossible de ne pas admirer, bien que notre vexation et notre désappointement fussent extrêmes. A midi, il avait bien deux milles d'avance sur nous, et à deux heures, à peine distinguions-nous la pointe de ses mâts au dessus

de l'horizon. Il garnissait ses mâts de nouvelles voiles, raccommodait ses vergues brisées, gréait ses bonnettes, toutes plus ou moins blessées par notre feu ; et, comme la rude manœuvre des halais ne se ralentissait pas pour cela, c'était à qui vociférerait et maudirait le sorcier.

Il semblait réellement qu'à bord tout le monde eût la fièvre et le délire. On ne pensait qu'au français, on ne parlait que de lui. Chaque lunette, petite ou grande, était en réquisition, depuis la lunette de poche du plus jeune aspirant jusqu'aux verres éprouvés du capitaine, chaque télescope, à son tour, fut hissé aux barres traversières des hunes, et pointé, avec une anxiété qui allait jusqu'à la souffrance, sur la faible tache qui s'effaçait à l'horizon. On aurait pu se croire dans un bois, au printemps, alors que tous les oiseaux gazouillaient à l'envi l'un de l'autre, tant était grand le nombre des siffleurs. Cette coutume de siffler pour appeler le vent est une de nos superstitions nautiques qui, malgré son absurdité, s'empare insensiblement, à de pareilles heures, des esprits les plus forts et les plus incrédules. Autant vaudrait raisonner avec la brise capricieuse elle-même, que d'essayer de convaincre Jack que, le vent soufflant quand il lui plaît et où il lui plaît, il ne sert à rien de l'évoquer. En dépit de la marche des intelligences, lorsque l'air manque à la voile, toujours le marin sifflera.

Dans l'après-midi on aperçut du haut du grand mât, loin en arrière et bordant l'horizon, une ligne noire, que nos expérimentés matelots signalèrent comme la première annonce d'une brise qui s'élevait. Longtemps avant le coucher du soleil, nos cœurs furent réjouis par l'apparition de ces traces fugitives que le vent sème sur la surface unie de la mer, et que les marins appellent *patte de chat*, sans doute à cause de la façon fugitive et délicate dont elles semblent se poser sur l'eau, se relever et disparaître.

Bientôt le vent, qui avait rayé l'horizon derrière nous, et brisé par places la surface du miroir qui brillait partout à l'entour, indiqua tout de bon son approche en éventant les voiles les plus près du ciel, les banderoles et autres cerfs-volants qui passent généralement pour superflus, mais qui, en pareille occasion, rendent un grand service en attrapant le premier souffle d'air qui flotte toujours au-dessus de l'eau.

Les voiles s'emplirent une à une, le vaisseau fit route, et l'œil du timonier brilla quand il sentit de la résistance à mouvoir la barre du gouvernail, sur lequel les flots commençaient à agir. La pompe avait été portée dans les hunes et partout où son long jet pouvait atteindre, des seaux d'eau étaient jetés dans les voiles, afin que chaque pore étant rempli, chaque fil tendu, le vent eût son plein effet sur la toile.

Comme nous avançons, nous réjouissant du craquement des cordages et de la courbe des plus hautes et des plus légères esparses, attirail aérien qu'un faible vent peut balayer dans l'espace, nous eûmes la maligne satisfaction de voir que le pauvre petit corsaire n'avait pu encore attraper une bouffée de cette délicieuse brise qui, comme un verre de vin de champagne, nous faisait bondir de joie sur le pont. Cependant, au moment où le soleil descendait, le brick, comme un pauvre lièvre relancé de son gîte, prit un nouvel élan. Nous fîmes bientôt assez près pour lui voir rentrer ses rames, au grand contentement, je pense, de son équipage harassé.

Le court crépuscule d'hiver fuyait au galop ; une centaine d'yeux sortaient presque de leurs orbites dans leurs efforts pour percer l'obscurité, tandis que ceux d'entre nous qui avaient des lunettes les frottaient sans miséricorde, comme s'ils croyaient, en usant les verres, retenir la clarté dans le tube. Une personne, une seule, continuait à voir le navire, enfilé comme une perle à la ligne de l'horizon.

Avant minuit, la brise ayant beaucoup fraîchi, nous nous trouvâmes assez près du corsaire pour le distinguer parfaitement à l'œil nu. Nos artilleurs, qui avaient perdu leur réputation la nuit d'avant, ne tenaient pas en place, s'affairant autour de

leurs canons, voulant à toute force envoyer quelques-uns des bruyants messagers à la prise, comme ils l'appelaient ; mais ils ne savaient pas encore à qui nous avions affaire. Ce ne fut que vers les deux heures que nous fûmes enfin à bonne portée de canon du brick, et comme on alléguait que la nuit dernière nous avions fait feu trop à l'étourdie, on pointa avec le plus grand soin ; le petit sorcier semblait aussi invulnérable que la veille ; nous ne pûmes ni frapper sa carcasse de façon à lui faire crier merci, ni abattre une vergue, ni émonder un de ses mâts. C'était réellement un curieux spectacle de voir cette petite chose de rien raser l'eau devant la brise, ayant à sa piste un énorme monstre comme l'*Endymion*, fendant les flots, faisant rage, et plongeant à sa suite, pareil à un vorace dauphin qui saute de vague en vague à la poursuite d'un poisson volant.

Avec le temps, il fallait bien que cela finit par la destruction du brick, car nous gagnions rapidement sur lui. D'un instant à l'autre, quelques-uns de nos boulets pouvaient porter et le couler à fond. Le capitaine s'impatientait, et, à tout événement, donna ordre de tenir prête toute la bordée de tribord ; alors le vaisseau vira rapidement de côté, et foudroya le chétif esquif de sa décharge entière.

Pas une âme sur notre bord ne s'attendait à revoir jamais le pauvre brick, lorsqu'à notre grande surprise, derrière le nuage de fumée balayé par le vent, apparut l'intrépide petit coq, glissant sur la crête des vagues, encore plus alerte, plus agile qu'auparavant. En dépit de la discipline, il s'éleva un murmure général d'applaudissements pour la bravoure du Français, suivi bientôt d'un éclat de rire universel, lorsque, en réponse à notre tonnerre de tribord, une seule petite pièce de six fit feu de la poupe du brick, comme en mépris de la bruyante prouesse de son formidable antagoniste.

Son petit coup de canon, qui avait si fort excité notre gaieté, avait envoyé un boulet à travers la vergue du petit hunier sous vent, à environ six pieds du cercle de bout hors. Un peu après, un second boulet traversa la voile du grand perroquet, et le brick continua à tirer jusqu'à ce que les voiles les plus hautes fussent toutes trouées, et n'opposassent plus qu'une résistance partielle au vent.

De son côté, il n'était pas mieux traité que nous ; nous pouvions distinguer le ciel à travers les larges déchirures de ses voiles. Cependant, rien n'annonçait qu'il songeât à se rendre et d'après le feu soutenu de son unique pièce, il semblait déterminé à ne perdre aucune chance de salut. Si un de ses boulets eût atteint nos huniers, je crois réellement qu'il eût pu s'échapper, il n'y avait plus de temps à perdre, il fallait le couler à fond ou le prendre. Ce n'était pas un ennemi à dédaigner, et il était impossible de calculer le mal qu'un corsaire, si admirablement commandé, pouvait faire à un convoi, s'il en rencontrait.

Le vent s'étant élevé de plus en plus, la distance entre le brick et nous décroissait rapidement, car la plupart de ses voiles pendaient en lanières, nous étions résolus à le ramener au bon sens. Les canons furent rechargés, et l'ordre donné de les pointer le plus bas possible et de ne pas tirer un seul coup que la frégate ne fût à côté du brick. Telle était la sentence de mort du pauvre corsaire.

Nous nous élançâmes donc droit sur notre proie, comme le gigantesque roc des *Mille et une Nuits*. Nous avions cessé de tirer nos canons de proue, afin que leur fumée ne nous cachât pas le résolu vaurien auquel nous voulions donner une leçon. Un silence de mort régnait sur notre pont, et sans doute sur le sien, car il avait aussi interrompu son feu, et semblait préparé à subir son sort, et à couler à fond en héros. Notre pavillon de foc toucha presque son couronnement ; alors, et seulement alors, quand il put voir dans nos sabords et le long des ponts éclairés de l'arrière à l'avant, il donna le premier signal d'amener.

La façon dont le capitaine s'y prit fut

aussi caractéristique et aussi audacieuse que sa précédente conduite. La nuit était fort noire ; mais les vaisseaux étaient si près l'un de l'autre, que nous pûmes distinguer la haute taille d'un homme monté sur les grands cordages du brick, du côté du vent ; il était debout, et tenait à la main une lanterne allumée, qu'il avançait à angle droit de son corps. Si nous n'avions pas vu cette lumière, pas compris son dessein, ou s'il eût tardé seulement de vingt secondes, la frégate, presque en dépit d'elle-même, courait droit sur le navire, et la salve d'une bordée de tribord eût rendu les derniers honneurs aux Français.

Il semblait que tout devait se terminer là, et qu'il n'y eût plus rien à faire qu'à prendre possession de notre capture. Mais point ! il était impossible d'aborder le brick, ou du moins la tentative était trop dangereuse pour que notre capitaine voulût hasarder un bateau et des gens de l'équipage avant qu'il fit jour.

La force du vent augmenta vers le matin, il nous fallut différer encore l'abordage de notre prise ; mais nous eûmes soin de la serrer de près. Il ne nous échappa pas que notre ami continuait tranquillement, même au plus fort de la tempête, à réparer ses avaries, raccommodant les vergues brisées, changeant ses cordages, et se créant des voiles neuves. Le brick étant tombé sous le vent, et un furieux grain mêlé de pluie venant à s'élever, tout à coup il fila vent arrière, reprit sa course en ligne droite, poussé par l'ouragan. Au plus fort de la rafale, nous le perdîmes totalement de vue, et je ne me rappelle pas avoir entendu de ma vie plus de clameurs et de vociférations.

Les voiles, jusqu'à celles de perroquet, furent de nouveau déployées, et nous nous lançâmes au travers de la rafale à la recherche de notre trésor perdu.

A chaque bout de mât, à chaque vergue était placée une sentinelle, tandis que les cordages du gaillard d'avant étaient garnis de volontaires, la lunette en main.

Pendant un quart d'heure, il y eut à bord un silence solennel, chaque œil était tendu sans qu'un de nous sût de quel côté regarder, lorsque notre capitaine, à l'œil d'aigle, cria du bâton de foc sur lequel il était perché : " Le voilà ! le voilà ! droit à l'avant ! filant sous les voiles de perroquet et de misaine ! "

Oui, vraiment, c'était bien lui, bouissant de vague en vague, avec ses mâts qui pliaient comme des roseaux sous la pression des voiles qui l'eussent couché sur le flanc s'il n'avait eu vent arrière.

En peu de minutes, nous fûmes de nouveau côte à côte, et le Français pensa sans doute que nous allions exercer sur lui une vengeance signalée de ce qu'il nous plaisait appeler sa trahison.

Ne se laissant cependant point intimider par la façon furieuse dont nous portions droit sur lui, le brave commandant de cette jolie petite coquille de noix se plaça du côté d'où venait le vent, et, le porte-voix en main, fit signe qu'il voulait parler.

Quoique nous n'eussions pas grande raison de nous fier à notre camarade, nous l'écoutâmes et fîmes voile côte à côte comme les meilleurs amis du monde, pendant 60 à 70 milles. La plus grande partie de ce temps, la frégate avait à peine une voile dehors, et nous nous attendions parfois à voir notre petit compagnon faire le plongeon sous l'eau, et nous échapper en sombrant ou par quelque autre sorcellerie, ses intelligences avec le diable ayant pu seules le défendre si longtemps de nos attaques au dire des habiles.

Enfin le vent tomba, et à minuit nous pûmes envoyer un bateau à bord de la prise, après une chasse de 3 à 400 milles.

Le brick était le corsaire le *Milan* de Saint-Malo, de quatorze canons et quatre-vingts hommes d'équipage, la plupart dangereusement blessés et quelques-uns tués. Le capitaine était Pierre Lepelletier, et quelque part qu'il aille, j'ose dire qu'il ne rencontrera jamais d'homme plus brave et plus résolu que lui-même.

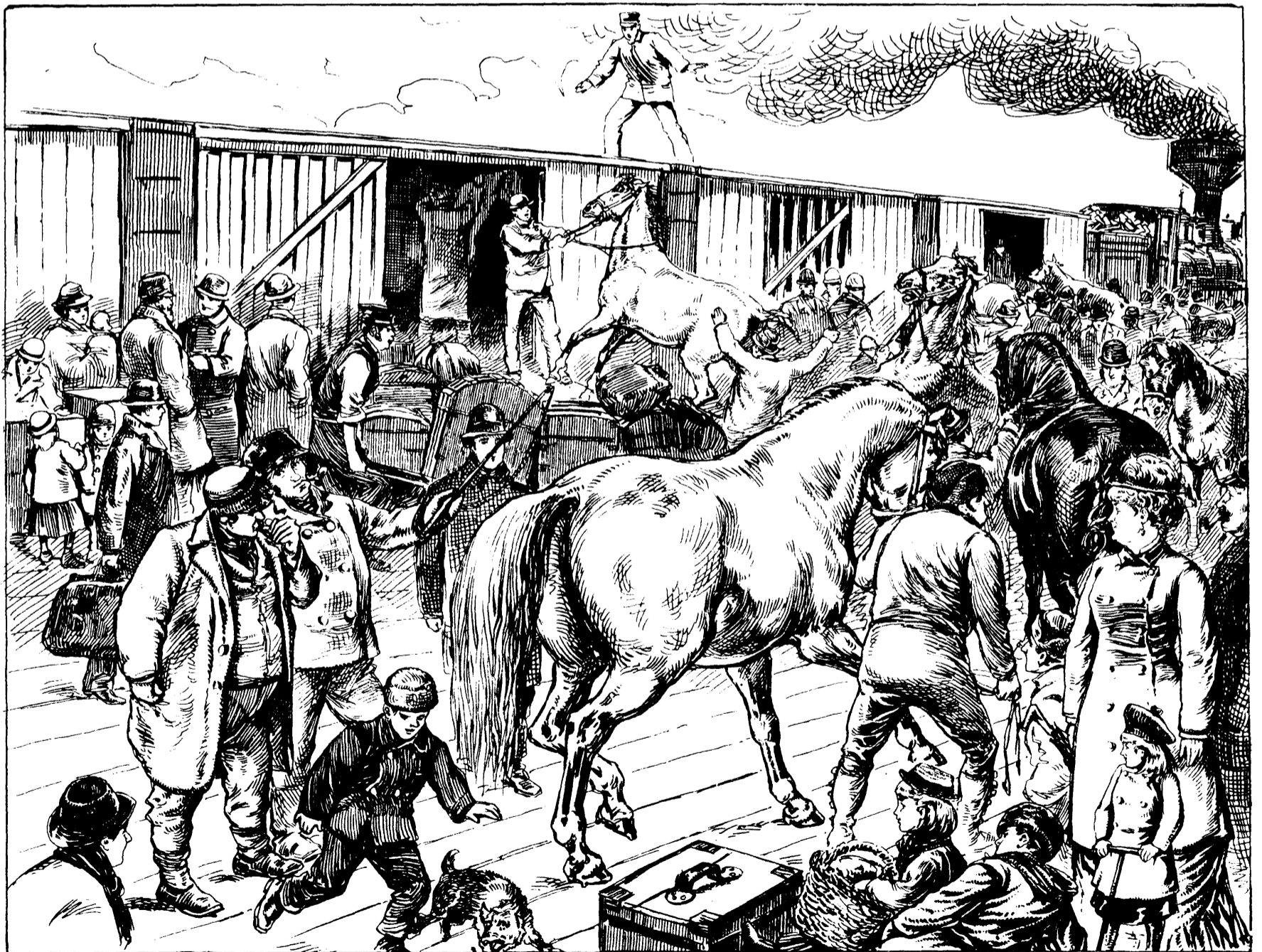
Le Capitaine BAZIL HALL.



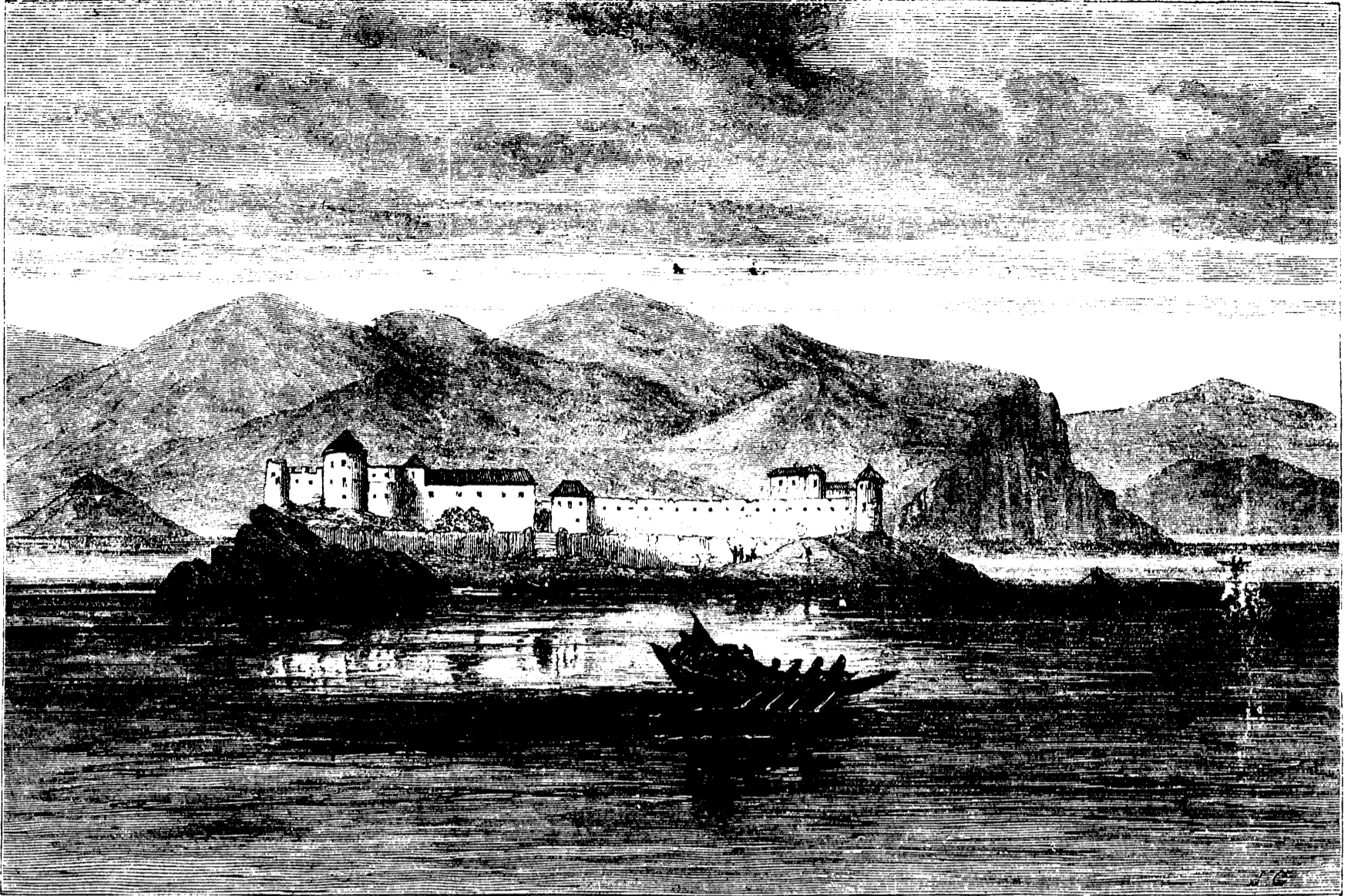
L'HON. J. A. MOUSSEAU,
PRÉSIDENT DU CONSEIL



L'HON. J. P. R. A. CARON,
MINISTRE DE LA MILICE



FORT EDMONTON—TERRITOIRE DU NORD-OUEST



LE FORT ALESSANDRIA DANS LE MONTÉNÉGO



Montagnard mirdite.

Scutarien.

Chef scutarien.

Montagnard de Scialla.

Montagnard de Pulti.
Montagnard de Clementi.

TYPES ALBANIENS

A MA JEUNESSE

SONNET

Quel mal vous ai-je fait, ô ma blonde jeunesse,
Pour me quitter sitôt, sans vouloir revenir ?
Pourquoi m'abandonner en proie à la tristesse,
Avec un seul ami, l'ange du souvenir ?

Pourquoi vous envoler, ô mes heures d'ivresse,
Vous qu'autrefois j'ai cru ne voir jamais finir ?
Revenez me parler de ma folle maîtresse,
Revenez réveiller mes rêves d'avenir.

Mais, hélas ! vainement je t'appelle et te prie :
Tu ne reviendras plus, aurore de la vie,
Tu ne reviendras plus me bercer dans tes bras.

Adieu, printemps ! adieu, temps des amours
[dorés !
Adieu, songes trompeurs ! adieu, fleurs adorées,
Dont tout homme s'enivre et qu'il ne voit pas !

W. CHAPMAN.

2 novembre 1880.

LE

PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

XXI

LES VAQUEROS

La présence de l'Irlandais blessé semblait leur porter bonheur, car ils poursuivirent leur voyage pendant un jour et demi sans rencontrer rien qui fut de nature à les inquiéter.

La certitude de n'avoir plus à passer que deux nuits dans les montagnes avant d'atteindre les placers du Yuba, les réjouissait et leur rendait le cœur léger.

On se moqua de la peur que Donat avait eue pendant la route, et on s'efforça de lui faire comprendre que, s'ils avaient rencontré jusque là beaucoup d'apparence de malheur, du moins ils approchaient du terme de leur voyage sans avoir souffert de dommage réel. Kwik hochait la tête en signe de doute, et répondait qu'on ne peut vendre la peau de l'ours avant de l'avoir pris, et qu'on ne peut pas fêter la moisson avant que le grain soit dans la grange.

Dans la matinée, ils traversèrent une vaste plaine et regardèrent, sans y faire beaucoup d'attention, quelques rochers isolés au milieu de la vallée et paraissant sortir de terre.

Lorsqu'ils en étaient encore éloignés de deux cents pas, le Bruxellois s'arrêta tout à coup et dit d'une voix étouffée :

— Arrêtez mes amis ! il y a une embuche derrière ces montagnes !

Et, étendant le doigt, il ajouta :
— Là-bas, au-dessus des rochers, des chapeaux qui se remuent. Ces chapeaux sont des *sombros* mexicains. Ceux qui sont derrière ces rochers pour nous attaquer à notre passage et qui se croient bien cachés, sont sans doute des "salteadores." Tenez vous prêts, messieurs, et faites feu à la première apparition des voleurs !

Pendant qu'il parlait encore, les chapeaux s'élevèrent et trois balles sifflèrent au-dessus de la tête des Flamands. Ceux-ci lâchèrent tous ensemble leurs coups de fusil sur les ennemis ; mais alors apparurent à côté des rochers quatre ou cinq hommes à cheval qui, pour ne pas laisser aux chercheurs d'or le temps de recharger leurs armes, coururent sur eux au grand galop de leurs chevaux et avec des cris de triomphe.

— Les revolvers ! cria le Bruxellois. Ce sont des vaqueros ! jetez des nœuds coulants. Prenez garde au lasso !

Donat fit le signe de la croix en soupirant d'un ton plaintif :

— O bon Dieu ! prenez ma petite âme en pitié !

Mais il n'eut pas le temps d'achever cette courte prière. Le lasso fendit l'air en sifflant et les coups de revolvers répétés retentirent dans la vallée. Pour ne pas être écrasés par les chevaux, les chercheurs d'or s'étaient séparés chacun dans une direction différente.

Un lasso cingla Roozeman par la taille et lui serria les bras contre le corps. Le cavalier, à la selle duquel était attaché le terrible nœud coulant, donna de l'épéron à son cheval, renversa le malheureux Flamand et le traîna sur le sol dans sa course rapide.

Donat Kwik, qui tirait de manière à vendre chèrement, sa vie, fut le seul à remarquer la position critique de Victor. Il poussa un cri de désespoir et courut avec une vitesse étonnante au secours de son ami. Dans sa course, il jeta son revolver déchargé, tira son long couteau catalan de sa ceinture et atteignit le Mexicain juste au moment où celui-ci allait s'élever d'une hauteur et briser infailliblement la tête de sa victime... Kwik enfouça si violemment son couteau dans le flanc du cheval, que le pauvre animal, frappé mortellement, s'abattit. Le vaquero, qui avait sauté de sa selle et était tombé sur ses genoux, tira un poignard, en porta un coup à Donat et le blessa malheureusement ; mais le Flamand, exaspéré, prit le vaquero par

les cheveux, le renversa en arrière et lui plongea son couteau jusqu'au manche dans la poitrine. Alors il s'élança vers Roozeman, coupa le lasso et courut sans rien dire à l'endroit du combat. Il hurlait de rage, le sang lui coulait de la figure et il agitait son terrible couteau au-dessus de sa tête.

Lorsqu'il eut rejoint ses autres amis, il vit fuir les Mexicains dans la direction des rochers solitaires. Sans se détourner, il courut seul derrière eux, quoique le Bruxellois lui criât sur tous les tons de s'arrêter.

Kwik reconnut bientôt l'inutilité de cette poursuite et revint sur ses pas. Victor courut à sa rencontre en l'appelant son sauveur, le serra dans ses bras et montra une profonde inquiétude à la vue du sang qui coulait sur la joue du brave garçon. Celui-ci le tranquillisa : le vaquero avait voulu lui percer la poitrine d'un coup de poignard, mais l'arme, détournée, avait seulement touché le crâne de Donat et lui avait fait une blessure assez large au-dessus de l'oreille.

Jean Creps, le Bruxellois et le Français lui prirent aussi la main et le comblèrent de louanges sur son courage dans le combat. Le jeune homme, ému, repoussa ces éloges et dit :

— Bah ! je ne suis pas un plus grand héros qu'hier ; le sang humain m'inspire toujours de l'effroi et du dégoût. Mais M. Victor était en danger de mort ; cela m'a rendu fou ; je ne savais plus ce que je faisais. Que Dieu me pardonne ces paroles coupables, mais si j'avais dû tuer cent Mexicains pour sauver M. Roozeman, il me semble que je l'eusse fait.

— Maintenant, tu as tué un chrétien, murmura le matelot. Le revenant...

— Revenir ! ce vilain Mexicain ! s'écria Donat avec un nouvel accès de fureur. Il a voulu assassiner M. Victor, il peut revenir tant qu'il voudra, je percerai aussi son spectre de mon couteau.

Pendant ce temps, les autres se racontaient également ce qui leur était arrivé. Le Français avait aussi été pris avec le lasso et entraîné à quelques pas ; mais Jean Creps s'était jeté en avant et avait coupé la corde. Le Bruxellois avait percé de son couteau la cuisse d'un ennemi ; un autre devait avoir reçu une balle dans le corps, car on l'avait vu tomber de son cheval et c'étaient ses cris de détresse et sa fuite qui avaient fait quitter le champ de bataille à ses camarades.

— C'est moi, s'écria le matelot, qui ai envoyé une balle dans la poitrine du gredin !

— Ah ça ! où étais-tu donc ? Je ne t'ai pas aperçu un seul instant dans la lutte ? demanda Creps.

— Et nous non plus, affirmèrent les autres.

— Vous ne pensez à rien, répondit l'Ostendais. Pour ne pas laisser tordre le cou à notre pauvre blessé, j'ai lié la corde du mulet à ma ceinture, afin d'empêcher la bête de fuir. Protégé contre le lasso, j'ai pu charger à plusieurs reprises mon fusil et toucher avec certitude ces scélérats. C'est une balle de mon fusil que le vaquero emporta dans sa poitrine. Sans ma présence d'esprit, nous serions peut-être tous morts en ce moment.

— Tiens, ce n'est pas une mauvaise idée, dit Donat en riant. Dès que nous serons encore attaqués, j'irai aussi me placer derrière le mulet.

Profondément humilié par cette raillerie, le matelot fit un bond en arrière, agita son couteau et fit mine d'en percer Donat ; mais Jean Creps lui prit la main et grommela pendant qu'il lui serrait le poignet à le broyer :

— Sur ta vie, ne touche pas à un cheveu de sa tête ! Encore un mouvement, et je te brûle la cervelle.

Pardoes et Victor s'élançèrent entre eux. Donat demanda humblement pardon au matelot, prétendit n'avoir pas eu la moindre intention de l'insulter, et déclara tout haut qu'ils devaient à l'habileté et au courage de l'Ostendais la fuite précipitée des ennemis.

Cela calma le matelot, et il serra même la main de celui qu'un instant auparavant il voulait égorger.

On examina les blessures de Donat et du baron ; car ce dernier, pendant qu'on le traînait par terre, avait eu la peau tout écorchée. Il se trouva donc que personne n'était gravement blessé et qu'on pouvait se remettre immédiatement en route.

Le matelot voulut aller à la recherche du vaquero tué et de son cheval, sans doute pour voir s'il n'y avait pas quelques objets de valeur à prendre, mais Pardoes le retint et lui dit :

— Non, laissez-le. En avant, messieurs ! ne perdons pas de temps. On n'est pas en sûreté dans cette plaine. Les Mexicains sont vindicatifs, et je ne serais pas étonné si les brigands revenaient en plus grand nombre. Nous devons nous hâter pour gagner ces hauteurs là-bas, où les chevaux ne peuvent nous attendre.

Lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin, le matelot demanda :

— Il y a une chose que je ne comprends pas : nous avons vu premièrement quatre ou cinq chapeaux de paille au-dessus des rochers, et les cavaliers qui nous attaquaient étaient nu tête. Où sont donc restés les hommes à chapeaux ? Il y a là-dessous quelque piège qui me fait prévoir encore d'autres dangers.

— Tu te trompes, répondit le Bruxellois. C'est une ruse dont j'ai souvent entendu parler dans les placers. Ces vaqueros se fient plus à leurs lasso qu'à des armes à feu, car leur coup est toujours rendu incertain par le mouvement du cheval. Ils ne craignent pas beaucoup le revolver ; mais les fusils leur font peur, parce qu'une balle bien ajustée à trop de prise sur eux et sur leurs chevaux. Il nous avaient vu arriver, sans doute ; aussi ilongtemps que nos fusils étaient chargés, ils n'auraient osé nous attaquer. Quel

moyen de nous faire décharger nos armes ? Il est simple. Ils ont placé sur des bâtons leurs sombreros ou chapeaux, et assurément aussi leurs vestes, et les ont fait mouvoir à nos regards ; en outre, ils ont tiré deux ou trois coups de pistolets, et nous, trompés par ces apparences, nous avons fait feu tous ensemble sur nos ennemis supposés. Il n'y a pas autre chose sous l'apparition des sombreros.

Donat marchait à côté du mulet et tournait et retournait dans ses mains une chose qu'il avait ramassée sur le lieu du combat. C'était une corde en cuir faite de trois petites lanières tressées, longue de plus de vingt pieds, et portant un nœud coulant à l'un de ses bouts.

Depuis leur dernière réconciliation, le matelot semblait enclin à témoigner de l'amitié à Donat : il se plaça à côté de lui et lui dit :

— Ce que tu tiens là à la main, c'est un lasso, Kwik.

— Je le sais, répondit Donat ; mais je me creuse la tête pour comprendre comment on peut pêcher un homme avec cela. Ces gaillards là doivent être singulièrement exercés à jeter le lasso.

— En effet, Donat, ils s'en servent avec beaucoup d'adresse, mais ce n'est pas sans peine qu'ils l'acquièrent. J'ai fait naufrage, pendant un voyage, sur les côtes du Mexique, et j'ai eu occasion de voir de près les vaqueros. C'est bizarre : à peine les enfants de ces gens marchent-ils seuls, qu'ils jouent avec le lasso. D'abord, ils prennent des chats et des chiens ; puis des mulets et enfin des bœufs et des chevaux ; car le lasso n'est proprement inventé que pour prendre des bœufs et des chevaux.

En causant ainsi les chercheurs d'or continuèrent leur route. Victor s'était placé de l'autre côté du mulet et causait avec John Miller, dont le pied s'était considérablement dégonflé et dont les douleurs étaient beaucoup allégées par les soins fraternels de son protecteur. L'Anglais témoignait une profonde reconnaissance et pria Dieu de lui donner un jour l'occasion de payer les bienfaits reçus.

Jean Creps et le Bruxellois parlaient des mines qu'ils allaient atteindre probablement le surlendemain, et de leurs plans pour commencer leur travail dans les placers avec le plus de chances de réussite.

Vers le soir, ils aperçurent dans le lointain trois ou quatre tentes et autant de grands feux. Ils s'arrêtèrent pour reconnaître s'ils avaient des amis ou des ennemis devant eux.

Ce sont des muletiers, dit le Bruxellois, qui portent une provision de farine de Sacramento aux placers. Je vois la charge des bêtes de somme rangée à côté des tentes ; en outre, j'entends les clochettes des mulets. Avançons donc hardiment, nous n'avons rien à craindre.

Les muletiers, en voyant cette troupe d'hommes apparaître au loin, prirent leurs fusils et se mirent sur la défensive ; mais ils reconnurent que c'étaient de paisibles chercheurs d'or et les saluèrent amicalement.

John Miller reconnut le chef des muletiers, qui avait transporté plus d'une fois de la farine et d'autres provisions pour son père. Comme le chef s'étonnait de le voir ainsi blessé dans ces montagnes, le jeune Anglais raconta, avec une reconnaissance enthousiaste, comment ses compagnons étrangers l'avaient ramassé presque mourant dans un bois, et lui avaient donné leur unique bête de somme pour le sauver.

Là-dessus, les Flamands furent invités à passer la nuit dans cet endroit. Les muletiers préparèrent en leur honneur tout ce qu'il y avait de meilleur dans leurs provisions. On mangea bien et on but surtout gaiement, car ils avaient quelques bouteilles de "rofino" ou eau de vie de Catalogne, dont ils firent avec de l'eau chaude une sorte de grog qui reconforta merveilleusement les chercheurs d'or épuisés, et leur versa une nouvelle ardeur dans les veines.

Ce qui les réjouit le plus, ce fut la certitude qu'ils atteindraient le lendemain, dans l'après-midi, les premiers placers du Yuba.

On décida que John Miller resterait avec les muletiers, puisque ceux-ci acceptaient la charge de le transporter en peu de jours à la rivière de la Pluma. Il voulut donner de l'argent à ses sauveurs, et, comme ils le refusèrent, il leur fit accepter une nouvelle provision de farine et de lard salé. Cela pouvait leur être bien nécessaire, pensait-il, car tout était incroyablement cher dans les mines depuis la nouvelle affluence des chercheurs d'or.

Les Flamands furent libres de suivre leurs nouveaux amis ; cependant, ils ne le jugèrent pas à propos, vu que les mulets, pesamment chargés, ne pouvaient marcher que très lentement. Le Bruxellois ne voulut pas entendre parler de retards ; il fut donc convenu qu'il partirait avec ses compagnons au lever du soleil.

Après que John Miller eut encore remercié chaleureusement ses sauveurs et serré Roozeman, Creps et Kwik dans ses bras, tous se glissèrent sous la tente et dormirent d'un sommeil tranquille.

FIN DU PAYS DE L'OR.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste, 646, rue Ste-Catherine, Montréal.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

I

LES PLACERS

Le soleil s'était levé radieux à l'horizon et promettait une journée splendide. Les chercheurs d'or étaient partis de bonne heure et s'étaient remis en route avec beaucoup de hâte sans prendre en chemin le moindre repos. La conviction que chaque pas les rapprochait des placers leur donnait du courage et, comme le mulet portait le bagage le plus lourd et les instruments, ils étaient légers de corps et joyeux d'esprit.

Lorsque, vers la fin de l'après-midi, ils calculèrent qu'ils avaient fait assez de milles de marche pour être arrivés aux placers et qu'ils ne les aperçurent pourtant pas, ils redevinrent mélancoliques, dans la douloureuse persuasion qu'ils s'étaient écartés de la bonne direction et qu'il leur faudrait encore passer la nuit dans les montagnes.

Tandis que, silencieux et déçus, ils gravissaient depuis plus d'une heure une haute montagne, Jean Creps, qui était en avant, se retourna et s'écria avec joie :

— Louez Dieu, mes amis ! Les voilà, là, tout en bas ! Hourra ! Les placers !

Ses compagnons accoururent, levèrent les bras vers le ciel avec transport et répétèrent :

— Hourra ! hourra !

— Voyez, voyez ! s'écria Donat stupéfait, sont ce les placers ? C'est comme un nid de fourmis ! D'où viennent donc tous ces hommes, si ce sont des hommes ? Je crois qu'on en compterait au moins un mille. Descendons vite, mes amis ; si tous ces gaillards qui fouillent là-bas la terre comme des taupes doivent avoir une charge d'or, il n'en restera, parbleu, pas beaucoup pour ceux qui viendront trop tard.

Sans prendre garde à ce que disait Donat, les autres s'étaient assis sur l'arête de la montagne, pour se reposer un peu et jouer en même temps de la scène des placers, qu'ils voyaient tous, à l'exception du Bruxellois, pour la première fois.

De l'endroit où ils se trouvaient, la roche nue, inégale et rugueuse, plongeait presque à pic à plusieurs centaines de pas dans une plaine unie dont le sol se composait visiblement de boue délayée et de pierres. A un demi mille droit devant eux, s'élevait une montagne de rochers également à pic, et, entre ces deux gigantesques remparts, la Yuba coulait en serpent au milieu de la vallée.

Cette plaine, de quelque côté que l'on tournât la vue, était couverte d'un essaim de chercheurs d'or qui, comme l'avait dit Donat, ne ressemblait pas mal à une fourmilière, dont les habitants grouillent, vont et viennent pendant une belle journée d'été, pour apporter, de près ou de loin, quelques brins de bois ou de paille.

Ainsi, l'on voyait tirer des centaines de trous le sable aurifère, creuser le sol avec des bêches et des pioches, porter la terre à la rivière, la tamiser et la laver.

C'était un va et vient qui fatiguait la vue ; les piocheurs et les laveurs semblaient animés d'une ardeur surprenante : leurs mouvements étaient rapides et énergiques ; ils couraient plutôt qu'ils ne marchaient, et l'on aurait juré que des maîtres invisibles les poussaient à l'ouvrage l'aiguillon à la main.

De chaque côté de la rivière, au pied des hautes roches, s'élevaient les tentes des chercheurs d'or, toutes éloignées les unes des autres mais présentant néanmoins dans leur ensemble l'aspect régulier d'un camp militaire. La plupart de ces tentes étaient couvertes de toile ou d'une voile, mais on en voyait beaucoup aussi qui ne se composaient que de branches vertes de sapin.

A gauche au pied des hauts rochers, à un endroit où le sol était un peu élevé, se trouvaient les boutiques. C'étaient une vingtaine de tentes, parmi lesquelles six ou sept se distinguaient par leur grandeur. Autour des stores fourmillait une foule beaucoup plus nombre que dans la plaine. Tous ces gens venaient et se croisaient en tous sens, et les Flamands entendirent même de loin les chansons sauvages et les cris confus qui s'élevaient du sein de la multitude.

Le Bruxellois expliqua à ses compagnons ce qu'ils voyaient, car il connaissait ce placer, où il avait travaillé pendant quelques semaines. Pardoes répondit à une exclamation de Donat, qui ne pouvait contenir son impatience et voulait courir sur le champ dans la vallée pour commencer immédiatement à ramasser de l'or :

— Il n'y a probablement rien à faire ici pour nous ; toute la vallée a déjà des propriétaires ; et il ne restera plus de place...
— Comment ! que veux-tu dire ? lui répliqua Kwik. Propriétaires ! le sol de la Californie n'appartient à personne ; et nous sommes aussi maîtres ici que tous ceux qui ramassent là-bas l'or du bon Dieu !

— Tu te trompes, du moins en partie, répliqua Pardoes. Il est vrai qu'il n'y a pas ici de lois écrites ; mais du moins il y a entre les chercheurs d'or certaines conventions que chacun doit respecter, s'il ne veut pas s'attirer la vengeance générale. Il est accepté ici que ceux qui occupent les premiers un endroit pour chercher de l'or, sont propriétaires de cet endroit

sur une zone de trente pieds entre la rivière et la naissance des hautes roches. Cette langue de terre s'appelle un *claim*. Chaque compagnie de chercheurs d'or en possède un. Reconnaît-on que le claim est mauvais ou qu'il est épuisé, on est obligé d'en chercher un autre qui n'appartienne encore à personne. Dans cette vallée, il n'y aura rien à trouver pour nous, mon garçon.

— Où irons-nous, alors ?

— Remarquez, messieurs, que les rochers en amont et en aval de la rivière se rapprochent et enferment cette plaine comme un bassin. Quand on traverse ce défilé, les roches s'écartent de nouveau et forment d'autres bassins dont le sol, formé par les alluvions, renferme aussi plus ou moins d'or. Nous serons obligés de monter plus haut vers la rivière, jusqu'à ce que nous rencontrions un endroit favorable qui ne soit pas encore pris. Je crois que nous pourrions réussir en nous éloignant d'une lieue ou deux de cette vallée. Là, nous trouverons le *placer* qui m'a été désigné par les Français que nous avons rencontré en route. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de dresser ici nos tentes jusqu'à demain matin.

— Ici, sur la montagne ? murmura Donat. Pourquoi pas en bas, près des autres ? Oh ! j'ai envie de dormir sur l'or !

— Nous ne trouverons probablement pas de place libre, en bas. Le bois y sera très rare et notre mulet n'y trouvera pas de nourriture. Pourquoi descendre, quand demain nous serions obligés de gravir de nouveau cette montagne pour reprendre notre route ?

— Pourquoi je voudrais bien aller voir ce qui se passe dans les placers, dit Koozeman. Voici mon projet : Nous tirerons au sort. Deux d'entre nous resteront ici, pour dresser la tente et garder les bagages et les instruments. Les quatre autres pourront aller aux placers et aux stores. Ici, il n'y a pas tant à craindre, surtout quand on n'a pas d'or.

On adopta la proposition. Creps et le mulet furent désignés par le sort pour rester. Les autres se hâtèrent de jeter leurs havre-sacs, donnèrent leurs fusils à garder à leurs camarades et tâchèrent de trouver un endroit par où ils pussent gagner la vallée.

— Je vois là-bas, dit le Bruxellois, une crevasse profonde qui a été pratiquée dans les rochers jusqu'au sol de la vallée, par les inondations de la saison des pluies. Nous descendrons dans la plaine le long du lit de cette cascade. Nous avons le temps et nous ne devons pas nous presser.

Ils suivirent pendant quelque temps le bord des rochers ; puis ils furent obligés de retourner assez loin sur leurs pas pour chercher le commencement du lit du torrent. Quand ils l'eurent trouvé, ils descendirent une montagne rapide, où l'on risquait à chaque moment de se rompre le cou. Cependant ils atteignirent enfin le vallon et continuèrent lentement leur route.

En passant devant un puits abandonné, le baron ramassa une poignée de terre, et l'ayant examinée, il s'écria avec stupéfaction :

— De l'or ! je vois de l'or !

— De l'or ! je vois de l'or !

— De l'or ? Oh ! laissez voir ! laissez voir ! s'écria Kwik, la poitrine haletante. C'est vrai, de l'or ! de l'or ! Cela brille parmi le sable.

— Pourquoi ne resterions-nous pas ici ? demanda Victor ?

— En effet, ajouta Donat puisqu'on y ramasse l'or avec la main.

— Ce trou se trouve dans le claim des hommes qui sont occupés devant nous à laver la terre dans l'eau, dit Pardoës. Ils ne nous permettraient pas de travailler ici. Écoutez, ils crient que nous devons partir. Allons, venez, ne perdons pas notre temps, messieurs. Ce que le baron a dans la main, c'est du sable qui a déjà été lavé. De semblables paillettes ne signifient rien. L'or est presque mélangé partout avec la terre ; mais la difficulté consiste à trouver un endroit où le sable contienne assez d'or pour donner un bon salaire.

Ils avancèrent en causant jusqu'à la rivière et restèrent à regarder pendant quelque temps quatre hommes qui étaient occupés à secouer une grande claie pleine de terre aurifère, pendant que deux autres y versaient continuellement de l'eau.

Lorsqu'enfin on ouvrit la claie pour en ôter l'or lavé, Donat recula stupéfait.

— Bonté du ciel, s'écria-t-il, c'est tout or là dedans ! Jusqu'ici, j'ai toujours cru que nous avions été trompés ; mais maintenant il faut bien croire ce que je vois de mes propres yeux... Ah ! ah ! Anneken, un sac à froment, un châteaun, hurra ! hurra !

Et il fit quelques folles cabrioles et se mit à battre des mains avec une joie aussi bruyante que s'il eût déjà possédé les trésors rêvés. Les chercheurs d'or le regardèrent avec un sourire légèrement railleur mais sans interrompre leur rude travail.

Une expression joyeuse parut pour la première fois sur le visage du baron, dont les yeux étincelaient.

— Ces hommes, en effet, ne sont pas tout à fait malheureux, dit Pardoës ; mais ne vous trompez cependant pas sur la quantité d'or que vous avez vu briller dans la claie. Ce qui a rendu Donat à moitié fou peut avoir une valeur de quinze à vingt dollars ; pas davantage ; c'est le fruit de presque toute une journée de travail. Ils sont cinq. Donc, pour chacun à peu près quatre dollars.

Le baron hochait la tête avec une amère déception et retomba dans son mutisme habituel. Cependant l'or qu'il voyait briller à chaque pas exerçait une influence étonnante sur son esprit ;

enfin, animé par un espoir mystérieux, il sembla plus gai et plus communicatif.

Nos amis se promenaient pendant quelque temps de tous côtés entre des gens qui étaient occupés à creuser et à laver l'or. Le Bruxellois interpella tantôt l'un, tantôt l'autre, et demanda des explications sur la possibilité de trouver encore un claim libre dans cette vallée. Et il acquit la conviction qu'il ne leur restait plus qu'à remonter la rivière.

Quelques hommes qui paraissaient trouver beaucoup d'or, voulaient vendre leur claim pour mille dollars ; mais comme Pardoës et ses amis ne possédaient à eux trois que quinze dollars, ils durent naturellement refuser cette offre, quelque avantageuse qu'elle semblât.

Ils arrivèrent aux stores et regardèrent pendant un instant, loin de la cohue, la population bizarre qui s'agitait dans tous les sens. Tous étaient très sales ; leurs barbes qu'ils ne rasaient ni ne peignaient jamais, cachaient presque entièrement leurs figures, et leurs longs cheveux tombaient sur leurs épaules en boucles épaisses et pleines de terre. La plupart portaient pour tout vêtement une chemise de flanelle rouge ou bleue, et un pantalon bouclé sur les reins par une courroie. Quelques-uns avaient de grandes bottes, d'autres de grands souliers, beaucoup couraient nu pieds. Mais ce qui ne manquait à personne, c'était la ceinture avec un ou deux revolvers ou, du moins, avec un grand couteau.

Si l'extérieur de ces hommes était peu séduisant, leurs manières et leurs paroles étaient encore plus repoussantes ; ils juraient horriblement et échangeaient des plaisanteries grossières et des mots ignobles qui attirèrent un sourire de mépris sur les lèvres du baron et firent frissonner Victor de dégoût. Il était aisé de voir que la plupart de ces gens étaient échauffés par la boisson ; on en remarquait même qui avaient tellement perdu la conscience d'eux-mêmes, qu'ils laissaient leurs jambes balayer la terre, pendant qu'ils étaient moitié portés, moitié traînés par leurs amis. Ici, on entendait des malédictions ; là, étincelaient les couteaux menaçants ; plus loin encore le bruit du revolver annonçait peut-être un double assassinat ; mais personne tournait la tête, et tous se promenaient sans s'inquiéter de ce que faisaient les autres.

— Fortune aveugle ! grommela le baron avec dégoût, elle distribuera ses faveurs à cette ignoble race de gueux.

— Vertueux ! s'écria Kwik, si je ne savais pas où je suis, je croirais que nous sommes en enfer ! Quel tas de diables ! Les gens de San Francisco sont des anges en comparaison de ceux-ci ! Dis, Pardoës, si nous partions d'ici ? Il n'y fait pas bon et je voudrais vivre assez longtemps pour chercher beaucoup d'or...

— As-tu encore peur ? dit le Bruxellois en riant. Je croyais que tu n'avais peur que des revenants.

— Eh bien, eh bien, il ne faudrait, pardieu, pas de grands efforts pour prendre ces horribles ribauds pour des revenants.

— Je crois, ami Pardoës, que Kwik a raison, dit Victor. Je sens également peu d'envie de me mêler à cette foule de gens grossiers.

— Bah ! bah ! dit le baron, il nous faut voir ce qui se passe dans les stores. C'est peut-être dangereux ; mais, si c'est nécessaire, nous jouerons du revolver et nous abatrons, pour les saluer, deux ou trois de ces sales coquins.

— Oui, c'est bon, baron, grommela Donat, chacun pour soi. C'est pour moi vouloir pas mort encore.

— Venez et ayez confiance dans mon expérience, dit le Bruxellois en s'approchant d'une boutique. Ne parlez à personne, ne vous mêlez de rien et faites comme les autres ; cela veut dire ; passez votre chemin sans vous détourner.

(La suite au prochain numéro.)

LOURDES

Lourdes vient de rentrer dans sa période habituelle de calme ; la saison des grands pèlerinages est terminée.

On ne voit plus arriver ces nombreuses caravanes qui envahissent la petite cité, et lui donnent une animation à la fois si pittoresque et si touchante.

Mais cet aspect nouveau n'est pas dénué d'un certain charme : si l'enthousiasme, facile à se développer au sein des foules, fait défaut, en revanche le recueillement paisible et silencieux qui caractérise les méditations solitaires s'accroît davantage.

Il y a toujours, en ce moment, de quinze à vingt pèlerins prosternés dans la grotte ou à ses abords. On prie avec ferveur, et sans faire attention à ses voisins ; on se prosterne, on baise la terre, suivant le commandement de l'Immaculée à Bernadette ; quelques-uns prient à genoux ou debout, les bras en croix ; on approche ses lèvres avec respect de la partie du rocher où eut lieu l'apparition mystérieuse ; on récite le chapelet, on prie les uns pour les autres, on prie pour ceux qui ne prient pas, on implore la miséricorde divine et la

clémence de la Vierge pour l'Eglise et pour la France, hélas ! si cruellement éprouvées, et que menacent encore, il ne faut pas se le dissimuler, de plus affreuses calamités.

C'est le soir surtout, quand un plus profond silence s'est fait, quand, dans la ville près de s'endormir, toute agitation a cessé, que la grotte prend en quelque sorte une physionomie plus émouvante ; le bruit des flots du Gave se mêle aux soupirs discrets des pèlerins ; l'air frais, quelquefois glacé, n'interrompt pas cette supplication perpétuelle.

La grille qui protège le sol sacré est déjà sermée que les lumières brillent encore. Deux et parfois trois candélabres, chargés de cierges, projettent leurs rayons lumineux au loin dans l'obscurité croissante.

Leur éclat se perçoit très distinctement de la rive opposée, que sillonne le chemin de fer, et les voyageurs que la vapeur amène vers le sanctuaire de Lourdes, où ils iront prier demain, ont déjà la vue de ce lieu béni, et éprouvent comme l'avant-goût des consolations qui leur seront bientôt prodiguées.

* *

Bien que les hôtels se vident à vue d'œil, il reste encore des représentants de tous les pays ; on y parle toutes les langues, mais le français est l'idiome que les étrangers préfèrent. Nous avons entendu, à l'hôtel des Pyrénées, en Russe et un Hollandais converser dans la langue qui n'est plus seulement la langue de la diplomatie, mais qui est devenue apparemment celle de la dévotion.

Toute une colonie de compatriotes s'est attardée à l'hôtel de la Grotte. Mme de Guise, la comtesse de la Houssaye, etc., forment une sainte ligue pour soulager les misères corporelles ou spirituelles, pour fléchir la colère d'en haut par un redoublement de prières et de bonnes œuvres.

Beaucoup de pèlerins sont pauvres, sont infirmes ; ils ont besoin d'aide pour descendre dans la piscine. Les riches et les forts prêtent assistance aux pauvres et aux débilés. Nous connaissons des actes de cette chrétienne confraternité.

* *

Au nombre des visiteurs de la grotte nous avons remarqué un lieutenant de l'armée française, Breton d'origine, et qui porte un nom historique.

Affligé d'une maladie qui le prive de l'usage de ses jambes, il se fait traîner dans un petit chariot devant l'image de la Vierge, et il attend avec confiance que les forces lui reviennent pour reprendre son service. Son état, dit-on, s'est amélioré.

C'est vraiment un excellent pays que ce coin de terre où s'élève la cité de Lourdes, et l'on s'explique que la mère de Dieu l'ait choisie pour se montrer.

Les mœurs y sont simples et pures, on y pratique la religion. Il ne paraît pas que les idées d'indépendance et d'insubordination chères à notre siècle y soient en faveur.

Dans la campagne, les enfants vous disent bonjour ; si vous rencontrez leurs pères et que vous leur adressiez la parole, ils s'arrêtent, lèvent leur bêt traditionnel, et vous répondent avec politesse et déférence ; nulle trace, chez eux, de cette froideur frisant l'insolence qui rend parfois si déplaisant l'abord du paysan dans le voisinage des grandes villes.

On lie aisément, familièrement, mais avec respect, conversation avec vous, et l'on vous donne les renseignements que vous demandez avec une complaisance inépuisable.

La foi et les qualités aimables qui l'accompagnent règnent toujours dans la contrée.

* *

Chose étrange ! il n'y a point ou presque point de libres penseurs dans ce pays. Le petit nombre de ceux qui existent n'y jouit d'aucune influence.

Ils ont pourtant dominé naguère ; c'était pendant la période qui s'étendit de 1830 à 1870.

La chute de l'empire a naturellement

amené au pouvoir ses adversaires, qui étaient très bons catholiques, croyants et pratiquants ; ils l'occupent encore aujourd'hui.

Il en résulte que Lourdes offre ce spectacle, peut-être unique, d'un conseil municipal dévot et républicain. On n'a jamais bien pu se rendre compte des raisons qui avaient porté les fortes têtes de l'endroit à épouser si chaudement la cause de la République ; elles ne le savent peut-être pas bien elles-mêmes.

Probablement les opposants tenaient pour la République pour faire pièce à l'empire, qui les avait mis à l'écart.

Ces braves gens enragent de voir les coryphées de leur parti s'en prendre à la religion, que tout bon Lourdouan vénère. Ils ne se gênent pas pour proclamer cette politique aussi criminelle qu'insensée. Leur bon sens et leur foi les préservent des entraînements qui pourraient être la conséquence de leurs préjugés politiques.

Ils ne peuvent surtout se faire à l'idée de l'éviction des congrégations religieuses, dont pas une seule, pour le dire en passant, n'a été dispersée dans le département. Le préfet, qui est protestant, montre plus de tolérance et de savoir-vivre que beaucoup de mauvais catholiques. Il obéit, en fermant les yeux, à une sage inspiration.

Malheur à la République si elle s'obstine dans la voie des persécutions religieuses où elle est entrée. Elle perdra à Lourdes ses plus chauds partisans.

LÉONCE DE LA RALLAYE.

CEUX QU'ON PLEURE

La vie est bien changée du jour où l'on a déposé dans la terre le corps d'une personne aimée ; que de choses vous inquiètent auxquelles vous n'aviez jamais songé ! C'est une image qui ne reste pas toujours à vos côtés, mais qui vous apparaît tout-à-fait au moment le plus inattendu, et qui vient vous glacer au milieu d'un plaisir ou d'une fête, qui arrête ou tue un sourire qui allait fleurir sur les lèvres. Il ne faut, pour l'évoquer et la faire apparaître, qu'un mot qui était familier au mort, qu'un son, qu'une voix, qu'un air que l'on chante au loin et dont le vent vous apporte une bouffée ; il ne faut que l'aspect et l'odeur d'une fleur pour qu'on revoie à l'instant cette triste et chère image, et qu'on ressente au cœur comme une pointe aiguë, la douleur des adieux et de l'éternelle séparation.

De ce jour on a une partie de soi-même dans la tombe ; de ce jour on ne se livre plus au monde et à ses distractions qu'en s'échappant, et au risque d'être à chaque instant ressaisi et ramené au cimetière. En effet, on a enterré dans leur tombe tout ce qu'on aimait avec eux, et les fleurs cultivées ensemble et les chagrins subis ensemble, toutes choses qui nous rappellent les morts et nous parlent d'eux.

... Quel triste privilège a donc l'homme entre tous les êtres créés, de pouvoir ainsi par le souvenir et par la pensée suivre ceux qu'il a aimés dans la tombe et s'y enfermer vivant avec les morts ? Quelle triste privilège ! Et quel est celui de nous qui voudrait le perdre ? Quel est celui qui voudrait l'oublier tout à fait ?

A. KARR.

Avis important.—C'est avec un vif plaisir que nous recommandons au public l'établissement de nouveautés de MM. Pilon et Cie., surtout depuis que cette maison bien connue a adopté le système de ne vendre ses marchandises qu'à un seul prix, et nous sommes certains que les acheteurs y trouveront entière satisfaction. Cette maison achète pour argent comptant et ne fait pas pour un sou de crédit, ce qui lui permet de vendre à très-bas prix, car elle n'a pas à payer des intérêts, etc., comme les maisons qui achètent à crédit, et qui, par conséquent, sont obligées de vendre leurs marchandises plus cher, afin de faire des profits. Toutes les marchandises sont marquées en gros chiffres, afin que l'acheteur puisse comprendre et s'éviter le trouble de marchandiser. Un système que vient aussi d'inaugurer cette maison et que l'acheteur intelligent ne peut manquer de saisir, est une remise de 5 par cent sur toutes les emplettes faites à cette maison, et qui est une preuve de sa grande libéralité envers les acheteurs, qui, de plus, sont servis avec célérité. Enfin, à plus d'un titre cet établissement mérite l'encouragement du public.



LA RÉPÉTITION DANS LE COUVENT

FAITS DIVERS

—Une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir dans le midi de l'Autriche...

AFEREUX ACCIDENT.—Vendredi soir, (le 5), dit le Jean-Baptiste, de Northampton, Mass., un Canadien du nom de Michel Bergeron...

L'infortuné vivait encore, mais il avait le crâne ouvert et la figure horriblement mutilée. La mort a eu lieu avant minuit.

—Tout monde a appris avec douleur l'accident arrivé à Ste-Thérèse et qui a eu pour résultat la mort de M. Pangman...

JEUX D'ESPRIT

Nous prions ceux de nos lecteurs qui enverront des solutions, ou toutes autres communications concernant ce département...

No. 1.—CHARADES

C'est pendant la grande chaleur, Qu'on vient me voir avec bonheur...

No. 2

Un lieu vaste et profond, lecteurs, est mon pre-Quand le berger Myrtil sommeille...

No. 3.—ÉNIGME

On croit, mais bien à tort, lecteurs, que sans ar-Nul ne pourrait vivre content...

No. 4.—FANTAISIE GÉOGRAPHIQUE

Comment obtenir 21 avec trois villes de France? (Dans ce genre de questions, on ne respecte pas toujours l'orthographe).

ENFANTILLAGES

No. 5.—Bébé épelle enfin couramment, aussi nous le prions de composer avec les neuf lettres suivantes deux mots qu'il connaît très bien:

P.M.N.A.A.A.A.P.M.

No. 6.—Et avec ces dix autres lettres, deux mots qu'il connaît tout autant.

O.E.N.E.F.B.B.N.E.O.

(Extraits des Heures de Loisir.)

CHOSSES ET AUTRES

—La Russie a refusé de permettre aux évêques polonais de reprendre leurs sièges.

—Félix Pyat, le communiste français, condamné à deux ans d'emprisonnement, s'est enfui en Belgique.

—M. Isaac Cormier, navigateur de St-Ours, s'est noyé la semaine dernière près de Rouse's Point.

—Les Jésuites vont fonder un établissement à un endroit appelé La Bouche, au nord de Joliette.

—Le grand procès des Nihilistes, accusés d'attentat à la vie du Czar, est commencé devant le tribunal militaire russe.

—La société de Rothschild et frères, de Paris, qui expirait le 30 septembre, vient d'être prorogée jusqu'au 30 septembre 1905.

—La Porte a appelé 30,000 rediffs sous les armes, et a envoyé des renforts à Salonique et à Volo.

—Le Rév. M. Gendreau, procureur du Séminaire de St-Hyacinthe, doit entrer chez les Jésuites.

—Une jeune fille de Montréal, qui était à la veille de mourir, a épousé un jeune homme de son choix, et est morte le lendemain de son mariage.

—Il a neigé! au mois d'octobre! à Paris, ce n'était que de la neige fondue; à la campagne, la terre était blanche; en Normandie, il en est tombé de quoi former une couche épaisse.

—Un nouvel éboulement à eu lieu à Québec et à démolir le derrière d'une maison de la petite rue Champlain.

—Le gouvernement de Québec a envoyé à Gaspé une quantité de farine pour être distribuée aux pêcheurs qui sont dans une grande détresse.

—On annonce le mariage prochain de Mlle Alice Grévy, fille du président de la République française, avec un des plus riches propriétaires de la Bourgogne.

—Il y a, en ce moment, 1,200 hommes employés dans les usines du Grand-Tronc, à Montréal, qui leur paie \$50,000 de salaires par mois.

—La diphtérie fait des ravages à Ottawa. Une famille demeurant sur le chemin Russell a perdu par cette maladie quatre enfants sur les six qu'elle avait.

—Un Canadien, M. P. S. Côté, marchand, de Baltie (Etats-Unis), a été élu membre de la législature du Connecticut.

—M. Louis Laforce, de St-Hyacinthe, vient d'être nommé, par le gouvernement d'Ottawa, inspecteur de tabac pour les comtés de Rouville, St-Hyacinthe et Bagot.

—En France, l'exemple généreux des propriétaires qui mettent à la disposition des religieux persécutés leurs habitations trouve de nombreux imitateurs.

—On dit que M. de LaLonde, qui visite en ce moment notre pays, pour le compte de capitalistes français, est sur le point d'acheter deux cantons dans les territoires du Nord-Ouest.

—La métropole commerciale des Etats-Unis, New-York, est une immense ville. Elle a un revenu civique de \$45,436,660.

—Le projet de relier l'île Ste Hélène à Montréal, par une digue qui s'étendrait de la Pointe St-Charles à cette île, sera discuté le 3 décembre par la société de discussion de l'Institut des Artistes.

—Un allemand, F. Biedenbush, de Batesville, E. U., étant ivre, a tué avec une hache sa femme, son enfant, et une étrangère et son enfant, puis il s'est coupé la gorge avec un rasoir.

—La population de New-York est, dans certains quartiers, de 290,000 habitants par mille carré. A Londres, les quartiers les plus peuplés ne dépassent pas 180,000 âmes par mille carré.

—L'exportation du foin aux Etats Unis est active. Des spéculateurs ont parcouru la rive gauche de l'Ontario, dans le comté de Pontiac, et ont acheté à \$8 la tonne tout le foin qu'ils ont pu trouver.

—La condition économique de la Russie est fort sombre cette année. Loin d'avoir un surplus de blé, ce vaste empire devra en importer d'Amérique.

—David Latulipe, âgé de 18 ans, mesurant 6 pieds 4 pouces et demi de hauteur, et pesant 210 livres, accompagné de son frère, de St-Raphaël (comté de Bellechasse), partait le 3 pour les chantiers. Il a un frère mesurant 6 pieds et 3 pouces de hauteur.

—Demande a été faite à Ottawa pour incorporer une compagnie de chemin de fer urbain, qui se propose d'établir un service de wagons, mus par des cylindres à air comprimé...

—Un petit détail qui prouve l'utilité de l'organisation du Castle Garden, de New-York, au point de vue du placement des émigrants...

—L'agitation contre les Juifs continue de plus belle en Allemagne. De tous les côtés on réclame des lois contre "cette race épouvantable," qu'on accuse de subjuguier le pays...

—On estime que la terre est peuplée, à l'heure qu'il est, de 1,455,000,000 habitants. L'Asie pour sa part en a 834,000,000; l'Europe, 315,000,000; l'Afrique, 205,000,000; l'Amérique, 95,000,000; l'Australie, la Polynésie et les régions polaires, environ un peu plus de 4,000,000.

—L'ex-impératrice Eugénie a vendu la Villa Eugénie, à Biarritz, où elle et Napoléon III ont passé une partie de l'été régulièrement depuis leur mariage jusqu'à la déchéance de l'empire.

—Chicago, qui a été jusqu'aujourd'hui le marché principal pour le lard et les grains, promet de le devenir aussi pour les fruits. Il appert, en effet, que durant la dernière année, il s'y est vendu pour \$10,042,000 de fruits verts...

30, 31, 32, 35, Vol. 1880

Les abonnés qui ne tiennent à faire relier L'OPINION PUBLIQUE, nous obligeront beaucoup en nous faisant parvenir les numéros ci-dessus que nous voulons bien payer.

Un Diacre sage. — "Diacre Wilden, j'aimerais que vous me fissent connaître par quel moyen vous et votre famille avez si bien passé la saison dernière, quand nous tous nous avons été si malade et avons eu si souvent la visite des médecins.

—Frère Taylor, la réponse est bien facile. J'ai fait usage des Amers de Houblon en temps opportun, et par ce moyen j'ai tenu ma famille en bonne santé et me suis exempté des comptes de médecins. Pour trois piastres de ce remède, nous avons conservé la santé, et nous avons pu travailler tout le temps, et je suis certain qu'il vous en a coûté ainsi qu'à la plupart de vos voisins de un à deux cent piastres chacun, le temps que vous avez été malade.

Mères! Mères!! Mères!!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents? Si en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute.

TOUX. — Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHESQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité.

La Gorge. — LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 18 novembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOURÉUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TRAMPE, 695, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 246.—MM. M. Toupin, T. Gagnier et P. Giroux; Montréal; T. Lacasse, Lowell, Mass.; Un amateur, Ottawa; M. Lalandry, New-York; L. O. P. Sberbrooke.

N. 247.—MM. F. Dugas, N. O. Paquin, Montréal; N. P. Sorel; A. C. St-Jean; V. Gagnon, F. Côté, Z. Delaunais, Québec; Trifluvien, Trois-Rivières

NOUVELLES

MAGNIFIQUE CHANCE.—A vendre un traité d'échecs, de 500 pages, par Philidor, le célèbre maître français; cet ouvrage, qui comprend aussi les traités de Greco, Tamma et Ruy Lopez, est offert pour la modeste somme de \$2.50: le livre s'ra expédié franc de port.

CONCOURS INTERNATIONAL DE PROBLÈMES DE Design & Work, ANGLETERRE.—La direction de ce journal ouvre un concours international de problèmes. Il n'y a pas d'entrée et voici les conditions: Chaque compositeur devra envoyer de un à quatre problèmes, en deux ou trois coups.

Les concurrents anglais devront faire parvenir leur envoi avant le 20 janvier 1881, et ceux des autres parties du monde avant le 20 février 1881.

Les problèmes devront être directs, sans conditions et inédits. Ne seront point admis les problèmes par plusieurs auteurs.

PROBLÈMES EN 3 COUPS. — JUGE: M. W. T. PIERCE. 1er prix, pour le meilleur envoi: \$10 ou une médaille d'argent de la même valeur.

PROBLÈMES EN 2 COUPS. 1er prix, \$10 ou une médaille en argent de la même valeur; 2e prix \$5.00; 3e prix (offert par M. H. Butler), Chess Monthly vol. 1, valant \$1.00; 4e prix, offert par les propriétaires, l'abonnement au Design & Work, franc de port, pour l'année 1881, valant \$2.50; 5e prix, l'abonnement au Huddersfield College Magazine pour 1881, valant \$1.50.

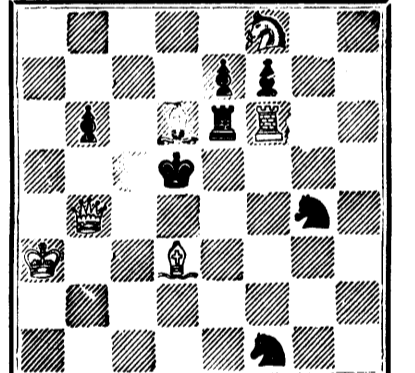
PROBLÈME No. 249.

CONCOURS DU CANADIAN SPECTATOR.

Composé par M. WILLIAM ATKINSON, Montréal.

1er prix.—Devise: Gemini.

No. 1. NOIRS.



BLANCS.

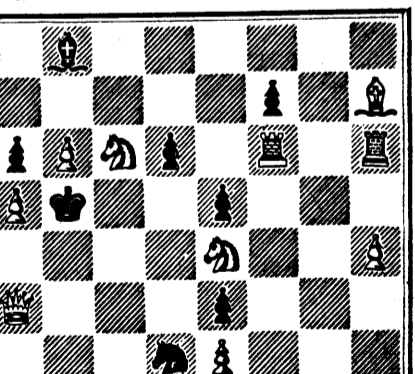
Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

PROBLÈME No. 250.

Composé par W. WILLIAM ATKINSON, Montréal.

1er prix.—Devise: Gemini.

No. 2. NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 246.

Blancs. Noirs. 1 D8e T 1 ? 2 Mat selon le coup des Noirs.

Solution du problème No. 247.

Blancs. Noirs. 1 T5e CR 1 T1er R 2 T pr P 2 Ad libitum. 3 Mat. Et autres variations.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

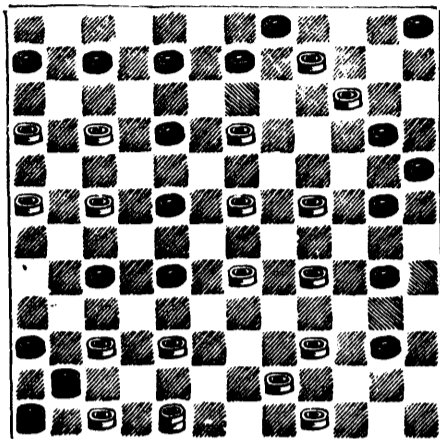
Solutions justes du Problème No. 239

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.

Nos remerciements à M. Létourneau pour les beaux problèmes qu'il daigne nous faire parvenir.

PROBLEME No. 241

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 239

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Lists numbers for each player's pieces.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 13 novembre 1880.

Large table listing market prices for various goods including flour, grains, dairy products, poultry, and vegetables.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock such as beef, pork, and sheep.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima acie d'intention de fraude.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique.—\$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VACANCES: en janvier et février.

JOS. GAUDET, Ptre, Directeur. J. J. MARSAN, 6er, M. C. A., Professeur et gérant.

PROVERBES

"Acidité de l'estomac, mauvaise haleine, indigestion et maux de tête facilement guéries par les Amers de Houblon." "Etudiez les livres qui traitent des Amers de Houblon, suivez les prescriptions, soyez sages, bien portant et heureux." "Si la vie vous est devenue à charge et que l'espoir ait fui loin de vous, faites usage des Amers de Houblon." "Les Amers de Houblon n'épuisent ni ne détruisent, ils rendent la santé et donnent une vie nouvelle." "Fièvres, calculs biliaires, lourdeurs et jaunisses disparaissent en faisant usage des Amers de Houblon." "Clous, boutons, rousseurs, rugosité de la peau, éruptions, impuretés du sang sont guéries par les Amers de Houblon." "Le mauvais fonctionnement des organes urinaires cause les plus dangereuses maladies, et les Amers de Houblon les guérissent toutes." "Les Amers de Houblon ont plus d'efficacité que tous les autres remèdes."

En vente chez tous les pharmaciens

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

CE JOURNAL se trouve sur la liste, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE STURGE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.50.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à nos bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Fleuries avec nom 10 cts.—Cie. de Cartes N.A.S. SAU, New-York.

Advertisement for FER BRAVAIS, a medicinal product for anemia and weakness. Includes a coat of arms and text describing its benefits and where to purchase it.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A partir de Mercredi, le 23 JUIN 1880, les trains partiront comme suit:

Table showing train schedules with columns for departure/arrival times and train types (MIXTE, MALLE, EXPRESS).

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard. Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal. BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place-d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 13 Place d'Armes, 202 Rue St. Jacques, Montréal. Vis-à-vis l'Hôtel St. Louis, Québec.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives. 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département. 20 wagons de seconde classe. 3 wagons d'express ou de bagage. 3 wagons de poste et wagons fumoirs. 240 wagons de fret couverts. 100 wagons de fret découverts. 2 charrires pour le déblayage de la voie. 2 charrires à neige. 2 charrires en saillie. 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba. En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MAR prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soumissionnaire recevra les soumissions jusqu'à JEUDI 6 PRÉMIER JOUR de JUILLET prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché—\$1.00 même par la poste.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.



CHEMIN DE FER du Pacifique Canadien

Soumissions pour matériel roulant

Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 juillet 1880.

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies de plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérité l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).